



# LE CŒUR BATTANT JANVIER 2019

✠ UNE MÉDITATION FRATERNELLE  
ASSOCIATION LIBANAISE DES CHEVALIERS DE MALTE

81

“ Si nous savons honorer le corps du Christ dans nos Seigneurs les pauvres et les malades, alors nous sommes plus à même de l'accueillir au cours du partage de l'eucharistie. ”

## PRIER AVEC LE SAINT-PÈRE AU MOIS DE JANVIER 2019

Intention Générale : Pour l'évangélisation

Pour les jeunes, en particulier ceux d'Amérique Latine, afin qu'à l'exemple de Marie ils répondent à l'appel du Seigneur pour communiquer la joie de l'Évangile.



## SOMMAIRE



1 ÉDITORIAL



2 UNE PAROLE  
DU SEIGNEUR



3 MÉDITATION  
ET PRIÈRE



12 TUITIO FIDEI -  
QUAND TU ÉTAIS SOUS LE  
FIGUIER... (I)



16 OBSEQUIUM  
PAUPERUM -  
RÉUSSIR SA MORT



18 INTELLIGENCE  
DE LA FOI  
QUAND LE SILENCE SE  
MANIFESTE (I)



24 LE DISCERNEMENT  
DE L'ESPRIT  
VEILLEUR OÙ EN EST LA  
NUIT ? (I)



28 UN REGARD QUI  
S'ARRÊTE



30 BELLE ET DOUCE  
MARIE



34 « PRIEZ SANS  
RELÂCHE »

## ✠ ÉDITORIAL



chers Confrères,  
Dames et Chevaliers  
de l'Ordre souverain et  
hospitalier de saint Jean de  
Jérusalem,  
de Rhodes et de Malte,

S'il n'y en avait qu'un seul, quel souhait formuler pour cette nouvelle année, sinon celui d'une paix profonde et sincère: la Paix des cœurs ! Celle que l'on reçoit de Dieu et que l'on installe au plus profond de notre foi, pour la vivre en partage avec toutes celles et ceux qui participent à notre vie d'engagement auprès du Christ au travers de notre Ordre.

■ Mais comment transformer ce simple souhait en une réalité palpable, en une paix solide, vivante et harmonieuse ?

■ « Un puissant cri de paix émane du cœur des jeunes », nous affirme le Saint-Père, « ... Jeunes qui deviennent à leur tour des bâtisseurs de paix... » (message du pape François pour la rencontre de prière pour la paix, du 14 octobre 2018).

■ Quel que soit notre âge, chacun de nous conserve intacte cette jeunesse dont parle le pape François ; il s'agit pour nous tous de décider de vivre concrètement cette paix, à travers l'ouverture de cœur et d'esprit, à travers la générosité et la tolérance, à travers l'écoute et la rencontre, à travers la prière et le partage !

■ « La prière est le lieu par excellence de la gratuité, de la tension vers l'invisible... »

■ Considérons ce lieu comme notre terrain d'expérience spirituelle pour rendre visibles dans ce monde, d'abord notre désir de paix, puis par le geste et l'action, son vécu en toute sincérité.

■ Que cette nouvelle année soit pour tous une expérience effective de paix vécue dans la plénitude de la prière et la présence aimante du Seigneur à nos côtés.

Fra' Jean-Louis



## MARDI 1ER JANVIER SAINTE MARIE, MÈRE DE DIEU



### ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 2, 16-21

*Marie médite, les bergers glorifient*

**16** Quand les bergers arrivèrent à Bethléem, ils découvrirent Marie et Joseph, avec le nouveau-né couché dans une mangeoire.

**17** Après l'avoir vu, ils racontèrent ce qui leur avait été annoncé au sujet de cet enfant.

**18** Et tout le monde s'étonnait de ce que racontaient les bergers.

**19** Marie, cependant, retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur.

**20** Les bergers repartirent ; ils glorifiaient et louaient Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu selon ce qui leur avait été annoncé.

**21** Quand fut arrivé le huitième jour, celui de la circoncision, l'enfant reçut le nom de Jésus, le nom que l'ange lui avait donné avant sa conception.



## MARDI 1ER JANVIER SAINTE MARIE, MÈRE DE DIEU

### MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 2, 16-21

Les bergers, tout d'abord : c'étaient des gens peu recommandables, des marginaux, car leur métier les empêchait de fréquenter les synagogues et de respecter le sabbat. Or ce sont eux qui, les premiers, sont prévenus de l'événement qui vient de bouleverser l'histoire de l'humanité ! Et ils deviennent de ce fait les premiers apôtres, les premiers témoins : ils racontent, on les écoute, ils étonnent !

Tout cela se passe dans le petit village de Bethléem - dont le nom signifie littéralement « la maison du pain » - et le nouveau-né est couché dans une mangeoire : belle image pour celui qui vient se donner en nourriture pour l'humanité.

« Marie, cependant, retenait tous ces événements et les méditait dans son cœur. »

À l'inverse des bergers que l'événement rend bavards, Marie contemple et médite en silence dans son cœur.

Luc veut-il faire ici un rapprochement avec la vision du fils de l'homme par le prophète Daniel ? Après sa vision, en effet, Daniel avoue : « Mes réflexions me tourmentèrent... et je gardai la chose dans mon cœur » (Dn 7, 28). Ce serait pour Luc une manière de profiler déjà devant nous le destin grandiose de ce nourrisson.

D'ailleurs son nom, déjà, révèle son mystère. Jésus signifie Dieu sauve et si, à l'inverse de Matthieu, Luc ne précise pas cette étymologie, il a néanmoins, quelques versets plus haut, rapporté la phrase de l'ange : « Il vous est né un Sauveur » (Luc 2, 11). En même temps, il vit à fond la solidarité avec son peuple : comme tout enfant juif, il est circoncis le huitième jour ; « Il a été sous la domination de la Loi de Moïse pour racheter ceux qui étaient sous la domination de la Loi. »

Enfin, on ne peut s'empêcher de remarquer (et cela est valable pour les quatre lectures de cette fête) la discrétion du personnage de Marie, alors même que cette liturgie lui est dédiée sous le vocable de « Marie, mère de Dieu ». Peut-être ce silence est-il lui-même un message pour nous : la gloire de Marie serait justement d'avoir tout simplement accepté d'être la mère de Dieu, d'avoir su se mettre tout entière, humblement, au service de l'accomplissement du projet de salut de Dieu. Elle n'est pas le centre du projet ; le centre du projet, c'est Jésus, celui dont le nom signifie Dieu sauve.









**DIMANCHE 6 JANVIER  
ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR**



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON  
SAINT MATTHIEU 2, 1-12**

**L'étoile les précédait**

**1** Jésus était né à Bethléem en Judée, au temps du roi Hérode le Grand.

Or, voici que des mages venus d'Orient arrivèrent à Jérusalem

**2** et demandèrent :

« Où est le roi des Juifs qui vient de naître ? Nous avons vu se lever son étoile et nous sommes venus nous prosterner devant lui. »

**3** En apprenant cela, le roi Hérode fut pris d'inquiétude, et tout Jérusalem avec lui.

**4** Il réunit tous les chefs des prêtres et tous les scribes d'Israël, pour leur demander en quel lieu devait naître le Messie. Ils lui répondirent :

**5** « À Bethléem en Judée, car voici ce qui est écrit par le prophète :

**6** Et toi, Bethléem en Judée, tu n'es certes pas le dernier parmi les chefs-lieux de Judée ; car de toi sortira un chef, qui sera le berger d'Israël mon peuple. »

**7** Alors Hérode convoqua les mages en secret pour leur faire préciser à quelle date l'étoile était apparue ;

**8** puis il les envoya à Bethléem, en leur disant : « Allez vous renseigner avec précision sur l'enfant. Et quand vous l'aurez trouvé, avertissez-moi pour que j'aie, moi aussi, me prosterner devant lui. »

**9** Sur ces paroles du roi, ils partirent.

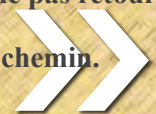
Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue se lever les précédait ; elle vint s'arrêter au-dessus du lieu où se trouvait l'enfant.

**10** Quand ils virent l'étoile, ils éprouvèrent une très grande joie.

**11** En entrant dans la maison, ils virent l'enfant avec Marie sa mère ;

et, tombant à genoux, ils se prosternèrent devant lui. Ils ouvrirent leurs coffrets, et lui offrirent leurs présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

**12** Mais ensuite, avertis en songe de ne pas retourner chez Hérode, ils regagnèrent leur pays par un autre chemin.





**DIMANCHE 6 JANVIER  
ÉPIPHANIE DU SEIGNEUR**

## **MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT MATTHIEU 2, 1-12**

Nous croyons tous connaître cette histoire des Rois mages, mais si nous avions à la raconter à des enfants, nous ferions bien de relire le texte auparavant. Nous verrions alors que ce ne sont pas des rois, qu'ils ne sont peut-être pas trois et qu'on n'a aucune idée de la couleur de leur peau. Toutes ces précisions ont été inventées plus tard, au fur et à mesure que les artistes cherchaient à représenter la scène.

C'est donc au texte lui-même de l'évangile de Matthieu qu'il faut nous attacher et non à ce que la légende en a fait. En relisant cet évangile, je me dis que peut-être nous ne nous apercevons plus à quel point cette histoire est étrange ! Ou plutôt, que l'étrange n'est pas ce que nous croyons. Pour nous l'étrange, c'est cette étoile et le voyage des mages ; mais, en fait, que des astrologues se mettent en route à la poursuite d'une nouvelle étoile apparue dans le ciel n'a rien d'étonnant : l'astrologie et les horoscopes sont de tous les temps ! L'étrange n'est pas là. Et d'ailleurs, Hérode le Grand, qui était d'un tempérament particulièrement anxieux, a pris très au sérieux cette histoire d'étoile... D'autant plus que, en Palestine, à cause de la prophétie de Balaam (Nb 24, 17), on s'attendait à ce que le règne du Messie soit signalé par l'apparition d'une étoile. Balaam avait dit solennellement : « Je le vois, je l'observe, de Jacob monte une étoile, d'Israël jaillit un sceptre. » Parler de sceptre devant Hérode... il ne pouvait que prendre peur !

La situation n'était quand même pas banale et Hérode avait de quoi dresser l'oreille. Mettons-nous à sa place. Juif lui-même, il est le roi des juifs, mais reconnu comme roi par le pouvoir romain, et lui seul... Il est assez fier de son titre et féroce jaloux de tout ce qui peut lui faire de l'ombre : il ne faut pas oublier qu'il a fait assassiner sa femme, ses beaux-frères et la famille de sa femme. Il a même fait massacrer ses propres fils et, dès que quelqu'un devient un petit peu populaire, Hérode le fait tuer par jalousie. Or voilà qu'on lui rapporte une rumeur qui court dans la ville : des astrologues étrangers ont fait un long voyage jusqu'ici et il paraît qu'ils disent : nous savons que l'étoile annonce la naissance d'un enfant-roi... tout aussi exceptionnel... le vrai roi des juifs vient sûrement de naître ! On imagine un peu la fureur, l'extrême angoisse d'Hérode !

Très probablement, d'ailleurs, Matthieu nous donne déjà là un résumé de toute la vie de Jésus, car il rencontrera tout au long de sa vie l'hostilité et la colère des autorités politiques et religieuses. Et quand saint Matthieu nous dit :

« Hérode fut pris d'inquiétude et tout Jérusalem avec lui », je pense que c'est certainement une manière bien douce de dire les choses ! Évidemment, Hérode ne va pas montrer sa rage ; il faut manœuvrer : il a tout avantage à extorquer quelques renseignements sur cet enfant, ce rival potentiel... Alors il se renseigne.

Il se renseigne d'abord sur le lieu. Matthieu nous dit qu'il a convoqué les chefs des prêtres et les scribes et qu'il leur a demandé où devait naître le Messie. La réponse est claire. Elle est dans la Bible. Le prophète Michée l'a dit : le Messie naîtra à Bethléem... Voilà pour le lieu. Ensuite il se renseigne sur l'âge de l'enfant, car il a déjà son idée derrière la tête pour s'en débarrasser. Il convoque les mages pour leur demander à quelle date au juste l'étoile est apparue. On ne connaît pas la réponse, mais la suite nous la fait deviner : puisque, en prenant une grande marge, Hérode fera supprimer tous les enfants de moins de deux ans. Sa décision est prise. Pour l'instant, il se fait tout miel et il dirige les mages vers Bethléem. Ils reviendront lui dire s'il y a de quoi s'inquiéter.

Au passage, vous savez que c'est l'un des rares indices que nous ayons de la date de naissance exacte de Jésus ! On connaît avec certitude la date de la mort d'Hérode le Grand : 4 av. J.-C. (il a vécu de 73 à 4 av. J.-C.). Or il a fait tuer tous les enfants de moins de 2 ans : c'est-à-dire des enfants nés entre 6 et 4 av. J.-C. Donc Jésus est vraisemblablement né entre 6 et 4, probablement en 6 ou 5... Ce n'est qu'au VI<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on voulut - et à juste titre - compter les années à partir de la naissance de Jésus (et non plus à partir de la fondation de Rome), qu'il y eut tout simplement une erreur de comptage !

Je reprends la prophétie de Michée. Que Matthieu cite les Écritures ne nous étonne pas ; il le fait très souvent. Ce qui est étonnant, en revanche, c'est qu'en citant cette phrase, il la transforme. Quand on sait le respect des juifs pour le texte de la Bible et leur souci de ne jamais le déformer, c'est certainement voulu. Michée disait : « Toi, Bethléem, le plus petit des clans de Juda, c'est de toi que sortira le Messie » (certains textes disent même « tu es trop petit pour mériter le nom de clan ») et saint Matthieu dit juste le contraire :

« Toi, Bethléem, tu n'es pas le plus petit des clans de Juda, car de toi est sorti le roi d'Israël. » Cela pour insister sur le fait que la naissance de l'enfant-roi donne une auréole toute nouvelle à Bethléem.

Je reviens à Bethléem : c'est le monde à l'envers. Et voilà bien l'étrange de notre texte. D'abord, le vrai roi des juifs n'est pas celui qu'on pense : il y a un roi régnant à Jérusalem, mais ce n'est pas devant lui que se prosternent les mages. Ensuite, nous assistons à un surprenant face-à-face : d'un côté, les mages qui sont des païens ; de l'autre, les autorités religieuses du peuple juif, ceux qui savent les affaires de Dieu, qui connaissent les promesses de Dieu, qui peuvent citer sans se tromper les prophéties... Eh bien, ce sont les païens qui sauront les premiers reconnaître la venue du Messie et qui sauront se mettre en route vers lui. Matthieu insiste : c'est au peuple juif que la promesse du Messie avait été faite, et tous les prophètes les y avaient préparés, mais quand le Messie est venu, ils ne l'ont pas reconnu. Au fond, ce récit de la visite des mages illustre cette phrase du prologue de l'évangile de saint Jean : « Il est venu chez lui et les siens ne l'ont pas accueilli. »

Mieux encore par leurs cadeaux, les mages révèlent le mystère de la personne du Messie.

En effet, l'or nous dit qu'il est roi. L'or est le métal précieux qu'on offre aux rois. L'encens nous dit qu'il est Dieu. On brûlait de l'encens devant les autels. La myrrhe enfin, avec laquelle on embaumait les morts, nous dit qu'il est homme, destiné à mourir.

Nous disons souvent que « la vérité sort de la bouche des enfants »... Matthieu, lui, nous dit : il peut arriver que la vérité sorte de la bouche des païens !





**DIMANCHE 13 JANVIER  
BAPTÊME DU SEIGNEUR**



**ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST  
SELON SAINT LUC 3, 15-16. 21-22**

« C'est toi mon Fils »

**15** Le peuple venu auprès de Jean-Baptiste était en attente, et tous se demandaient en eux-mêmes si Jean n'était pas le Messie.

**16** Jean s'adressa alors à tous :

« Moi, je vous baptise avec de l'eau ;  
mais il vient, celui qui est plus puissant que moi.  
Je ne suis pas digne de défaire la courroie de ses sandales.  
Lui vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu. »

**21** Comme tout le peuple se faisait baptiser et que Jésus priait, après avoir été baptisé lui aussi, alors le ciel s'ouvrit.

**22** L'Esprit saint descendit sur Jésus,  
sous une apparence corporelle, comme une colombe.  
Du ciel une voix se fit entendre :

« C'est toi mon Fils, moi, aujourd'hui, je t'ai engendré. »



**DIMANCHE 13 JANVIER  
BAPTÊME DU SEIGNEUR**

**MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST  
SELON SAINT LUC 3, 15-16. 21-22**

Les trois évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) racontent l'événement du baptême du Christ, chacun à leur manière. Jean, lui, ne le raconte pas, mais il y fait allusion. Luc a ses accents propres et ce sont eux que je vais essayer ici de mettre en lumière. Par exemple, son texte commence par « Comme tout le peuple se faisait baptiser » : Luc est le seul à mentionner que le peuple se faisait baptiser ; il est aussi le seul à mentionner la prière de Jésus : « Comme tout le peuple se faisait baptiser et que Jésus priait » ; ce rapprochement est bien dans la manière de Luc : homme parmi les hommes, Jésus ne cesse pas d'être en même temps uni à son Père.

Luc veut tellement insister sur l'humanité de Jésus que, chez lui et lui seul, curieusement, le récit du baptême est suivi immédiatement par une généalogie. Contrairement à la généalogie placée tout au début de l'évangile de Matthieu et qui part d'Abraham pour descendre jusqu'à Jésus en passant par David et par Joseph, la généalogie de Jésus chez Luc part de lui pour remonter à ses ancêtres ; il est (croyait-on, dit Luc) fils de Joseph, fils de David, fils d'Abraham... Mais Luc remonte encore bien plus haut : il nous dit que Jésus est « fils d'Adam, fils de Dieu ». Cela veut bien dire qu'au moment où il écrit son évangile, les premiers chrétiens avaient découvert cette relation privilégiée de Jésus le Nazaréen avec Dieu : il était le Fils de Dieu au vrai sens du terme.

La suite n'est pas propre à Luc : Matthieu et Marc emploient à peu près les mêmes termes. Pendant que Jésus priait, « le ciel s'ouvrit » : en trois mots, un événement décisif ! La communication entre le ciel et la terre est rétablie ; la prière du peuple croyant vient d'être entendue ; depuis des siècles, c'était l'attente du peuple juif. « Ah, si tu déchirais les cieux et si tu descendais, tel que les montagnes soient secouées devant toi, tel un feu qui brûle des taillis, tel un feu qui fait bouillonner les eaux », disait Isaïe (Is 63, 19 - 64, 1). Les eaux, nous y sommes, puisque cela se passe au bord du Jourdain ; le feu, le voici : « Lui vous baptisera dans l'Esprit saint et dans le feu », disait Jean-Baptiste. Et Luc continue : « L'Esprit saint descendit sur Jésus, sous une apparence corporelle, comme une colombe. » Ici l'Esprit n'est pas associé à la violence du feu, mais à la colombe, symbole de douceur et de fragilité. Ce n'est pas contradictoire : force et violence... douceur et fragilité, tel est l'amour, tel est l'Esprit.

Les quatre évangélistes citent cette manifestation de l'Esprit sous la forme d'une colombe : dans les trois évangiles synoptiques, les expressions sont tout à fait similaires : Matthieu et Marc disent que l'Esprit descend « comme une colombe », chez Luc « l'Esprit saint descendit sur Jésus, sous une apparence corporelle, comme une colombe ». Dans l'évangile de Jean, c'est Jean-Baptiste qui, après coup, raconte la scène : « J'ai vu l'Esprit, tel une colombe, descendre du ciel et demeurer sur lui. Et je ne le connaissais pas, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, c'est lui qui m'a dit : Celui sur lequel tu verras l'Esprit descendre



et demeurer sur lui, c'est lui qui baptise dans l'Esprit saint. Et moi, j'ai vu et j'atteste qu'il est, lui, le Fils de Dieu » (Jn 1, 32-34).

Cette représentation de la colombe est donc certainement très importante puisque les quatre évangélistes l'ont retenue. Que pouvait-elle évoquer pour eux ?

Dans l'Ancien Testament, elle évoque d'abord la création : le texte de la Genèse ne cite pas la colombe, il dit simplement « le souffle de Dieu planait sur la surface des eaux » (Gn 1, 2). Mais dans la méditation juive, on avait appris à reconnaître dans ce souffle, l'Esprit même de Dieu ; et un commentaire rabbinique de la Genèse dit : « L'Esprit de Dieu planait sur la face des eaux comme une colombe qui plane au-dessus de ses petits, mais ne les touche pas » (Talmud de Babylone). Ensuite, la colombe évoquait l'Alliance entre Dieu et l'humanité, renouée après le déluge ; vous vous souvenez du lâcher de colombe de Noé : c'est elle qui a indiqué à Noé que le déluge était fini et que la vie pouvait reprendre. Mieux encore, l'amoureux du Cantique des Cantiques appelle sa bien-aimée « ma colombe au creux d'un rocher... ma sœur, ma compagne, ma colombe, ma parfaite ». Or le peuple juif lit le Cantique des Cantiques comme la déclaration d'amour de Dieu à l'humanité.

Nous sommes donc bien à l'aube d'une ère nouvelle : nouvelle création, nouvelle alliance. Les évangélistes entendent ici résonner les paroles d'Isaïe : « Voici que je vais créer des cieux nouveaux et une terre nouvelle » (Is 65, 17) et les paroles d'Ezéchiel : « Je ferai sur vous une aspersion d'eau pure et vous serez purs ; je vous purifierai de toutes vos impuretés et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur neuf et je mettrai en vous un esprit neuf... Je mettrai en vous mon propre esprit... Vous serez mon peuple et je serai votre Dieu » (Ez 36, 25... 28). C'était bien cela dont Jean-Baptiste parlait quand il disait : « Lui, Jésus, vous baptisera dans l'Esprit saint. »

À ce moment-là, nous dit Luc, « du ciel une voix se fit entendre : C'est toi mon Fils : moi, aujourd'hui, je t'ai engendré ». Il ne fait de doute pour personne que cette voix est la voix de Dieu lui-même : depuis bien longtemps, le peuple d'Israël n'avait plus de prophètes, mais les rabbins disaient que rien n'empêche Dieu de se révéler directement et que sa voix, venant des cieux, gémit comme une colombe. Or, cette phrase « C'est toi mon Fils : moi, aujourd'hui, je t'ai engendré » n'était pas nouvelle pour des oreilles juives : elle en était d'autant plus grave, car c'était un verset du psaume 2 qu'on chantait depuis des siècles dans le Temple de Jérusalem ; alors qu'il n'y avait plus de roi en Israël, on s'obstinait à redire cette phrase pourtant réservée aux rois, le jour de leur sacre, dans l'attente du jour où enfin elle serait dite sur un roi en chair et en os, qui serait le Messie.

Parmi les assistants, ceux qui voulaient bien comprendre, et Jean-Baptiste en tête, ont tout d'un coup compris : la colombe de l'Esprit, c'est elle qui est la couronne du Roi-Messie.

### Complément :

Une question nous brida les lèvres : pourquoi Jésus, qui n'est pas pécheur, demande-t-il le baptême ? À quoi l'on peut répondre que c'est le contraire qui serait surprenant. Comment se désolidariserait-il du grand mouvement des foules avides de conversion qui se pressent autour du Baptiste ? D'autre part, Luc a certainement en tête une fois de plus les chants du Serviteur du deuxième livre d'Isaïe : « Avec les pécheurs il s'est laissé recenser » (Is 53,12).





**DIMANCHE 20 JANVIER**  
**2<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 2, 1-11

« **Faites ce qu'il vous dira !** »

**1** Il y avait un mariage à Cana en Galilée. La mère de Jésus était là.

**2** Jésus aussi avait été invité au repas de noces avec ses disciples.

**3** Or, on manqua de vin; la mère de Jésus lui dit:

« Ils n'ont plus de vin. »

**4** Jésus lui répond : « Femme, que me veux-tu?

Mon heure n'est pas encore venue. »

**5** Sa mère dit aux serviteurs: « Faites tout ce qu'il vous dira. »

**6** Or, il y avait là six cuves de pierre pour les ablutions rituelles des Juifs, chacune contenait environ cent litres.

**7** Jésus dit aux serviteurs: « Remplissez d'eau les cuves. »

Et ils les remplirent jusqu'au bord.

**8** Il leur dit: « Maintenant, puisez et portez-en au maître du repas.» Ils lui en portèrent.

**9** Le maître du repas goûta l'eau changée en vin. Il ne savait pas d'où venait ce vin,

mais les serviteurs le savaient, eux qui avaient puisé l'eau.

**10** Alors le maître du repas interpelle le marié et lui dit: « Tout le monde sert le bon vin en premier, et, lorsque les gens ont bien bu, on apporte le moins bon.

Mais toi, tu as gardé le bon vin jusqu'à maintenant. »

**11** Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit.

C'était à Cana en Galilée. Il manifesta sa gloire, et ses disciples crurent en lui.



**DIMANCHE 20 JANVIER**  
**2<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT JEAN 2, 1-11

Il faut nous habituer à la manière d'écrire de Jean l'évangéliste ! C'est entre les lignes que les choses importantes sont dites ! Pour lui, ce premier « signe » (comme il dit) de Jésus à Cana est très important : il évoque à lui tout seul le grand mystère du projet de Dieu sur l'humanité, mystère de Création, mystère d'Alliance, mystère de Noces. Ce que nous appelons le Prologue, chez Jean, c'est-à-dire le tout début de son premier chapitre, était une grande méditation sur ce mystère ; le texte qui nous rapporte le miracle de Cana est exactement la même méditation, mais sur le mode du récit, cette fois. Comme si ces deux textes, au début de l'évangile, devaient nous introduire à la compréhension de tout ce qui va suivre. Je vous propose donc de lire le récit des noces de Cana à la lumière du Prologue.

Qu'y a-t-il eu entre les deux ? Des événements qui composent ce que l'on appelle la « semaine inaugurale » de la vie publique de Jésus. Elle commence auprès de Jean-Baptiste au bord du Jourdain où des Pharisiens sont venus l'interroger sur sa mission ; et déjà Jean-Baptiste annonçait la venue de Jésus ; le lendemain, Jean-Baptiste a la joie de voir Jésus lui-même venir vers lui et il reconnaît en lui « le Fils de Dieu, celui qui baptise dans l'Esprit saint ». Le lendemain encore (et c'est Jean qui donne la précision comme s'il disait « il y eut un soir, il y eut un matin »), nouvelle rencontre au bord de l'eau : cette fois, ce sont deux disciples de Jean-Baptiste qui se détachent de son groupe pour suivre Jésus et celui-ci les invite à passer la soirée auprès de lui.

Le jour suivant, Jésus part en Galilée accompagné déjà de quelques disciples. Et c'est en Galilée, trois jours plus tard, qu'a lieu le miracle de Cana : Jean commence son récit des noces de Cana en disant « le troisième jour, il y eut un mariage à Cana en Galilée » ; on est, bien sûr, tenté de faire le compte de tous ces jours depuis le début : cela donne « le septième jour » ; l'évocation d'une semaine, d'un « septième jour », dans un évangile, ce n'est évidemment pas anodin.



Le « septième jour » renvoie toujours à l'achèvement de la Création. Comme le mot « commencement », d'ailleurs, que l'évangéliste emploie à la fin de son récit : « Tel fut le commencement des signes que Jésus accomplit. »

Dans le Prologue, Jean affirmait « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était tourné vers Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement tourné vers Dieu. Tout fut par lui, et rien de ce qui fut, ne fut sans lui. » Nous voici dans le cadre des sept jours de la Création. L'épisode des noces de Cana, un septième jour, lui fait donc un lointain écho : car, en réalité, à Cana, Jésus ne se contente pas de multiplier le vin, il le crée ; comme au commencement de toutes choses, le Verbe était tourné vers Dieu pour créer le monde, une nouvelle étape s'inaugure à Cana : la création nouvelle a commencé.

Et il s'agit d'une noce ! On pourrait continuer le parallèle : au sixième jour, Dieu avait achevé son œuvre par la création du couple humain à son image ; au septième jour de la nouvelle création, Jésus participe à un repas de noces. Manière de dire que le projet créateur de Dieu est en définitive un projet d'alliance, un projet de noce. Nous comprenons mieux alors pourquoi nous avons lu en première lecture ce texte du troisième Isaïe dans lequel Dieu disait à son peuple : je t'aime d'amour et je t'épouse (Is 62).

Les Pères de l'Église ne se sont pas privés de voir dans le miracle de Cana la réalisation de la promesse de Dieu : la fête des noces de Dieu avec l'humanité débute là.

Enfin, saint Jean précise que Cana est en Galilée : ce n'est pas pour nous permettre de le retrouver sur une carte Michelin ! C'est que la perspective est du coup considérablement élargie : la Galilée, traditionnellement, c'est le pays des païens, un carrefour de peuples ; Isaïe l'appelait le « pays de l'ombre, la Galilée des nations » : Dieu donc épouse l'humanité tout entière et pas seulement quelques privilégiés.

Revenons à l'expression « troisième jour » : à elle toute seule, cette précision, elle aussi, est certainement un message. Là encore, il ne s'agit pas d'une notation anecdotique pour remplir un journal de bord, mais d'une méditation théologique : la mémoire des disciples est à jamais marquée par un certain troisième jour, celui de la Résurrection. Elle nous renvoie donc à l'autre bout, si j'ose dire, de la vie publique de Jésus, à la Passion, la mort et la résurrection du Christ. Manière pour Jean de nous dire : c'est là et là seulement que l'Alliance de Dieu avec l'humanité sera définitivement scellée, ses noces célébrées. D'ailleurs la dernière phrase – « Il manifesta sa gloire » – est aussi une allusion à la Résurrection. Dans le Prologue, encore, Jean disait : « Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire... » C'est à Cana, justement, que les disciples ont vu la gloire de Jésus pour la première fois. En attendant la manifestation définitive de la gloire de Dieu sur le visage du Christ, mort et ressuscité.

C'est pour cela que le mot « Heure » chez Jean est si important : il s'agit de l'Heure où le projet de Dieu a été définitivement accompli en Jésus-Christ. C'est bien à cela que Jésus pense quand il dit à Marie : « Femme, que me veux-tu ? Mon Heure n'est pas encore venue. » Visiblement ses préoccupations sont au-delà du problème matériel du manque de vin : il ne perd pas de vue sa mission qui est d'accomplir les noces de Dieu avec l'humanité.

Mais la première phrase (« Femme, que me veux-tu ? ») reste surprenante et on a beaucoup épilogué ; en réalité, dans le texte grec, c'est « qu'y a-t-il pour toi et pour moi ? », autrement dit : « tu ne peux pas comprendre ». Jésus affronte là, seul, la grande question de sa mission : pour accomplir cette mission, concrètement, que doit-il faire ? Doit-il créer du vin ? Et ainsi manifester qu'il est le Fils de Dieu ? Ici, on touche à la profondeur du mystère du Christ (Mystère dont lui-même a progressivement pris conscience : pleinement homme, il a dû grandir peu à peu comme chacun de nous dans la découverte de sa mission).

On a peut-être ici, dans l'évangile de Jean, un écho du récit des Tentations dans les Évangiles synoptiques ; ce qui expliquerait, d'ailleurs, la sécheresse apparente de la phrase de Jésus à sa mère ; au désert, dans l'épisode des Tentations, la question qui s'est posée à Jésus était « qu'est-ce, au juste, être Fils de Dieu ? », et le Tentateur lui avait susurré « si tu es vraiment le Fils de Dieu, maintenant que tu as faim, ordonne que ces pierres deviennent du pain ». On remarquera une chose : quand il est seul au désert, Jésus refuse de faire les miracles que lui suggère le Tentateur, car il en serait le seul bénéficiaire. À Cana, au contraire, Jésus multiplie le vin de la fête pour la joie des convives. Ce qui revient à dire que le Fils de Dieu ne fait de miracles que pour le bonheur des hommes.

Les disciples ne découvriront le miracle qu'après coup, mais les seuls qui sont réellement dans la confiance - et saint Jean le souligne -, ce sont les serviteurs (v. 9) : ils le savaient dans leur chair, si j'ose dire, parce que ce sont eux qui sont allés puiser l'eau, qui l'ont transportée, et tout cela dans une obéissance aveugle, car c'est une drôle d'idée quand même, quand on manque de vin, de croire qu'on va résoudre le problème avec des centaines de litres d'eau !

Mais, bien sûr, nous ne sommes pas surpris outre mesure que des pauvres soient les premiers au courant du projet de Dieu...



**DIMANCHE 27 JANVIER**  
**3<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**



## ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 1, 1-4 ; 4, 14-21

« Aujourd'hui cette parole s'accomplit »

- 1, 1** Plusieurs ont entrepris de composer un récit des événements qui se sont accomplis parmi nous,  
**2** tels que nous les ont transmis ceux qui, dès le début, furent les témoins oculaires et sont devenus les serviteurs de la Parole.  
**3** C'est pourquoi j'ai décidé, moi aussi, après m'être informé soigneusement de tout depuis les origines, d'en écrire pour toi, cher Théophile, un exposé suivi,  
**4** afin que tu te rendes bien compte de la solidité des enseignements que tu as reçus.  
**4, 14** Lorsque Jésus, avec la puissance de l'Esprit, revint en Galilée, sa renommée se répandit dans toute la région.  
**15** Il enseignait dans les synagogues des Juifs, et tout le monde faisait son éloge.  
**16** Il vint à Nazareth, où il avait grandi. Comme il en avait l'habitude, il entra dans la synagogue le jour du sabbat, et il se leva pour faire la lecture.  
**17** On lui présenta le livre du prophète Isaïe. Il ouvrit le livre et trouva le passage où il est écrit :

- 18** L'Esprit du Seigneur est sur moi parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux prisonniers qu'ils sont libres, et aux aveugles qu'ils verront la lumière, apporter aux opprimés la libération,  
**19** annoncer une année de bienfaits accordée par le Seigneur.  
**20** Jésus referma le livre, le rendit au serviteur et s'assit. Tous, dans la synagogue, avaient les yeux fixés sur lui.  
**21** Alors il se mit à leur dire : « Cette parole de l'Écriture, que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit. »



**DIMANCHE 27 JANVIER**  
**3<sup>ème</sup> DIMANCHE ORDINAIRE - C**

## MÉDITATION DE L'ÉVANGILE DE JÉSUS-CHRIST SELON SAINT LUC 1, 1-4 ; 4, 14-21

Nous savons très peu de choses sur la manière dont les évangiles ont été écrits, et en particulier leur date, mais de ce que nous venons d'entendre, nous pouvons déduire quelques précisions. Il a eu sûrement une prédication orale avant que les évangiles soient écrits, puisque Luc dit à Théophile qu'il veut lui permettre de vérifier « la solidité des enseignements qu'il a reçus ». Luc reconnaît aussi ne pas avoir été un témoin oculaire des événements ; il n'a pu que s'informer auprès des témoins oculaires, ce qui suppose qu'ils sont encore vivants quand il écrit. On peut donc supposer que la prédication de la Résurrection du Christ a commencé dès la Pentecôte et que l'évangile de Luc a été mis par écrit plus tard, mais avant la mort des derniers témoins oculaires, ce qui donne une date limite vers 80-90 après J.-C.

Après cette entrée en matière, Luc commence aussitôt ce qu'il appelle son « exposé suivi » des événements. Nous en avons lu plusieurs passages, déjà, cette année, pendant l'Avent et le temps de Noël. Le récit que nous lisons aujourd'hui se situe après le baptême de Jésus et le récit de ses tentations au désert. La dernière phrase



de ce récit était : « Ayant alors épuisé toute tentation possible, le diable s'écarta de lui jusqu'au moment fixe. » Et c'est là que commence le texte d'aujourd'hui : « Lorsque Jésus, avec la puissance de l'Esprit, revint en Galilée, sa renommée se répandit dans toute la région. Il enseignait dans les synagogues des Juifs, et tout le monde faisait son éloge. »

Apparemment, tout va pour le mieux pour le nouveau prédicateur ; cela ne durera pas, nous verrons cela dès la semaine prochaine. Mais, en attendant, tout le monde fait son éloge. Tout s'annonçait bien ce matin-là : Jésus est un bon juif comme les autres ; il rentre de voyage, et comme tout bon juif, le samedi matin venu, il va à l'office à la synagogue.

Rien d'étonnant non plus à ce qu'on lui confie une lecture : tout fidèle a le droit de lire les Écritures. La célébration à la synagogue se déroule donc tout à fait normalement... jusqu'au moment où Jésus lit ce texte bien connu du prophète Isaïe et, dans le grand silence fervent qui suit la lecture, il affirme tranquillement une énormité : « Cette parole que vous venez d'entendre, c'est aujourd'hui qu'elle s'accomplit ». Il y a sûrement eu un temps de silence, le temps qu'on ait compris ce qu'il veut dire. Nous avons du mal à imaginer l'audace que représente cette affirmation si tranquille de Jésus ; car, pour tous ses contemporains, ce texte vénérable du prophète Isaïe concernait le Messie.

Il faut se rappeler comment l'attente du Messie a évolué en Israël. Au début, le mot « Messie » (Mashiah en hébreu, ou Christ en grec, c'est la même chose) signifie le « frotté d'huile », celui qui, concrètement, a reçu l'onction d'huile ; et le mot « Messie » est alors synonyme de roi, parce que le roi recevait une onction d'huile le jour de son sacre. Cette onction était le signe de la présence en lui de l'Esprit de Dieu qui lui était donné pour accomplir sa mission de sauver le peuple.

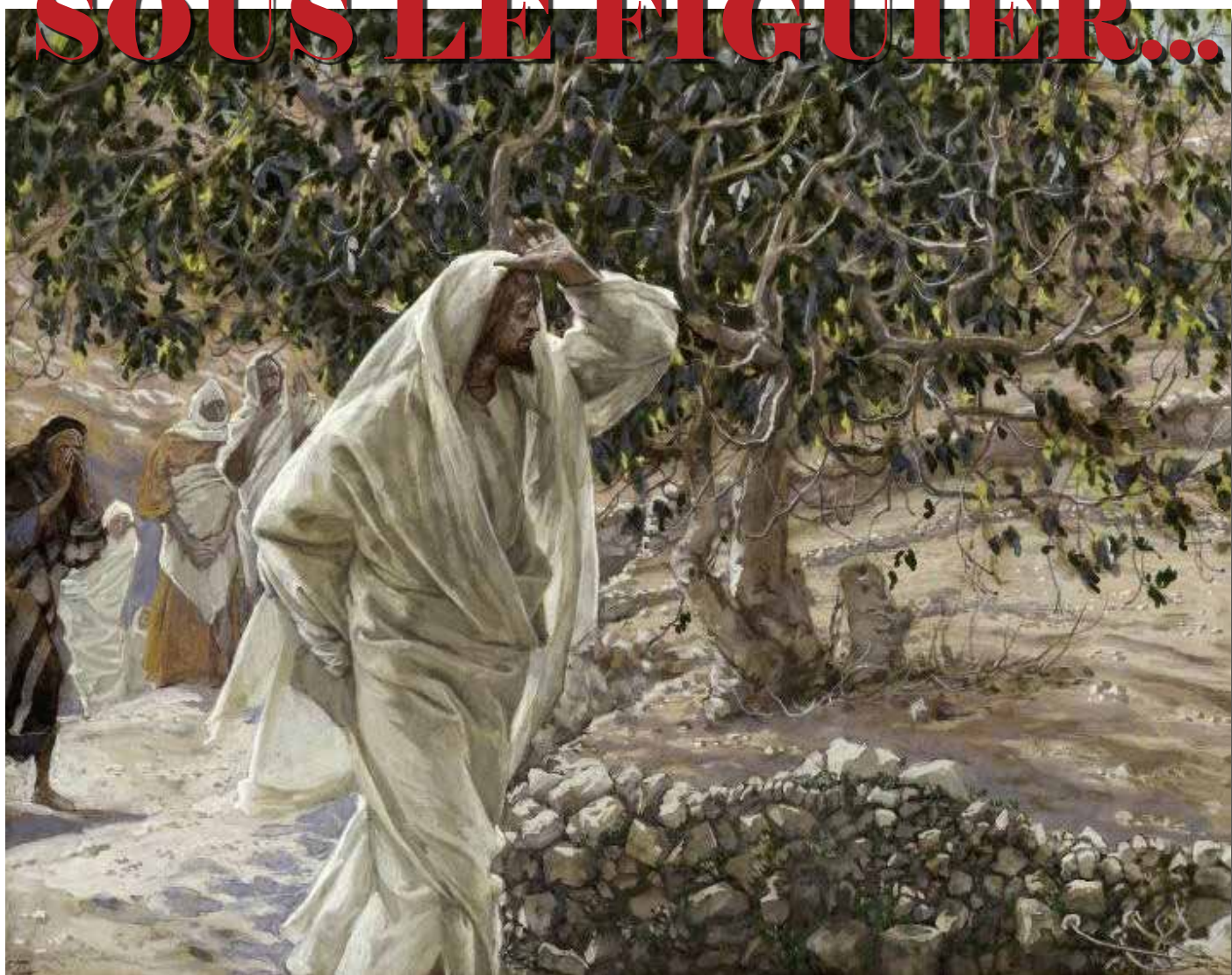
Du coup, peu à peu, le sens du mot « Messie » va évoluer. Il prend deux sens : c'est celui sur qui repose l'Esprit, mais c'est aussi celui qui a mission de guider, de sauver le peuple de Dieu. Ces deux sens s'appliquent au roi d'abord, mais pas seulement au roi : car le roi n'est pas le seul à avoir cette mission, on va en prendre conscience ; les prêtres aussi ont mission de guider et sauver le peuple, les prophètes aussi. Si bien que, plus tard, on emploiera le mot « Messie » pour quelqu'un sur qui, manifestement repose l'Esprit même si, concrètement, il n'a pas été « oint », « frotté d'huile ».

C'est le cas des prophètes. Généralement, il n'y avait pas d'onction pour les prophètes, sauf Élisée [1 R 19, 16], mais l'Esprit de Dieu est sur eux et, à l'époque du Christ, on attend un Messie à la fois roi et prophète, sur qui repose en plénitude l'Esprit de Dieu. Donc, quand Jésus affirme : « La parole d'Isaïe que je viens de vous lire : L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce que le Seigneur m'a consacré par l'onction... c'est en moi qu'elle s'accomplit... », il dit tout simplement : « Je suis le Messie, celui que vous attendez. » Évidemment, il ne pouvait que surprendre ses auditeurs. Prophète, il l'est peut-être ; la suite le dira et pour l'instant on a plutôt bonne opinion de lui. Mais roi, il ne l'est pas ! On attendait un Messie-Roi triomphant et, dans la Palestine alors occupée par les Romains, on attendait celui qui nous délivrerait de l'occupation romaine. Voilà le salut que l'on attendait en premier, le plus urgent : un salut politique. Messie triomphant, Jésus, le garçon du pays, le fils du charpentier, ne l'est guère pour l'instant, en apparence tout au moins.

Jésus n'a pas fini d'étonner ses contemporains : il est bien le Messie qu'on attendait, mais tellement différent de ce qu'on attendait ! Luc, pour aider ses lecteurs, a bien pris soin dès le début de son livre de leur dire d'entrée de jeu qu'il s'est informé soigneusement de tout depuis les origines ; et, d'autre part, il a souligné en introduction à ce passage que Jésus était accompagné de la puissance de l'Esprit, ce qui était bien la caractéristique du Messie.

Dernière remarque sur cet évangile. La citation d'Isaïe que Jésus reprend à son compte sonne comme un véritable discours programme : « L'Esprit du Seigneur est sur moi... Il m'a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, annoncer aux prisonniers qu'ils sont libres, et aux aveugles qu'ils verront la lumière, apporter aux opprimés la libération, annoncer une année de bienfaits accordée par le Seigneur. » Voilà l'œuvre de l'Esprit à travers ceux qu'il a consacrés. Nous qui cherchons quelquefois des critères de discernement, nous voilà servis, car ce qui est dit du Christ est valable pour tous les confirmés que nous sommes, à notre humble mesure, bien sûr.

# QUAND TU ÉTAIS SOUS LE FIGUIER...



*Qui est cette personne assise, dans l'Évangile, sous un figuier? C'est vous, c'est moi, c'est chacune, chacun d'entre nous rêvant de vivre enfin notre vie en plénitude. Mais à quelle existence Dieu appelle-t-il Nathanaël? En quoi l'accomplira-t-il en suivant Jésus? Qu'est-ce qu'une vocation?*

*Nos vies sociale, intellectuelle, amoureuse, ne sont jamais que la recherche et la poursuite de la vie véritable. Jusqu'à la lumineuse évidence que la vie que nous désirons et la vie que Dieu veut pour nous ne sont qu'une.*

*Explorant comme jamais le fil anodin de la quotidienneté anonyme, Adrien Candiard en délivre ici le miroitement secret au regard de l'éternité.*

*Une grande leçon, sans leçon, de spiritualité simple et haute. Un texte pour se jeter sur la voie.*

*Propos recueillis par Adrien Candiard  
Dominicain vivant au couvent du Caire, Adrien Candiard est l'auteur notamment de « En finir avec la tolérance », « Veilleur, où en est la nuit? », « Comprendre l'islam, ou plutôt: pourquoi on n'y comprend rien ».*



« **Quelle note sur vingt mettrais-tu à ta vie ?** »

Cette question abrupte, un étudiant de vingt ans, chef scout à ses heures perdues, aimait la poser à brûle-pourpoint, aux moments les plus improbables, aux adolescents dont il avait la responsabilité. Cela amusait toujours les scouts, qui répondaient en souriant, selon l'humeur du moment, dans l'enthousiasme d'un grand jeu ou la morosité d'un réveil difficile après une nuit de bivouac dans le désert. Quand on a quatorze ou quinze ans, la question est assez inoffensive : ce n'est qu'un jeu de plus.

À vingt ans, déjà, cette question n'était plus tout à fait aussi drôle. Quand on la retournait à son auteur, la question provocante commençait à peser son poids d'inquiétude, d'espoirs à ne pas décevoir, de choix difficiles à poser, de limites sagement placées à la soif d'un bonheur absolu. Mais à vingt ans, rien n'est perdu : c'est encore l'avenir qui inquiète. Au fil des années, c'est le passé qui jouera ce rôle, avec des questions lancinantes : ai-je fait le bon choix ? Ai-je réussi ma vie ? Et la question devient impossible à se poser. Pas seulement parce qu'elle est simpliste : aucune vie, Dieu merci, ne peut se résumer par une évaluation chiffrée, comme une version latine ou un exercice de mathématiques. Mais il y a aussi l'angoisse de la mauvaise note. Que faire en cas de résultat en dessous de la moyenne ? On ne peut plus, bien souvent, revenir en arrière. Il y a dans notre vie du définitif : c'est magnifique, et c'est terrifiant.

Voilà pourquoi, les années passant, on n'ose plus parler du bonheur qu'avec précaution. La vie nous a appris à être raisonnables, à ne plus trop en attendre, à ne plus rêver d'un bonheur radical, comme à vingt ans. On a appris, parfois douloureusement, à renoncer à la soif d'absolu autrefois si impérieuse. On se console en remarquant que, si la vie n'a au fond pas tant que cela à offrir, elle n'en demande de son côté pas autant qu'on l'aurait cru. On s'est habitué au confort, à la routine, sans héroïsme et sans méchanceté. C'est déjà bien de ne pas faire trop de mal autour de soi. Avec le temps, on en vient à se convaincre que cette médiocrité n'est pas autre chose que la sagesse. « Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes », résumait le poète. Alors bien souvent, on n'en parle plus du tout.

De ce point de vue, les chrétiens sont comme les autres. Mais nous avons une petite difficulté spécifique : le bonheur, l'Évangile en parle à toutes les pages. Si son évocation nous rend nostalgiques, il va être pénible de voir surgir ces promesses qui fourmillent : « Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous, et que votre joie soit parfaite » (Jean 15, 11). Et que dire du passage célèbre des Béatitudes, où Jésus annonce bonheur sur bonheur : « Heureux les pauvres en esprit ! », « Heureux les doux ! », « Heureux les cœurs purs ! » (Matthieu

5, 1-12)? Il y a de quoi être triste, quand cet appel au bonheur ne réveille plus en nous que des sentiments ensevelis, des enthousiasmes abandonnés. Comme le parfum d'un ancien amour auquel on n'a pas tout à fait renoncé, même s'il ne faut plus y croire... Il y a de quoi pleurer, sans doute, quand ces promesses ne réveillent plus notre désir, mais seulement le regret d'anciennes illusions. « Qui parle de bonheur a souvent les yeux tristes. »

D'autant que l'on voit bien que le bonheur dont il est question ici dépasse largement celui que promettent les rubriques « Santé — Bien-être » des magazines ou les conseils onéreux des best-sellers de développement personnel. Ce bonheur, l'Évangile lui donne plusieurs noms : la vie éternelle, le Royaume de Dieu, la joie, la communion avec Dieu... Et contrairement à ce qu'on croit souvent, il ne le promet pas pour l'au-delà, après une vie terrestre marquée par la souffrance. Jésus ne promet pas, il donne ; il n'annonce pas pour demain, mais parle d'aujourd'hui.

Pourtant, ce bonheur dont il parle sans cesse conserve quelque chose de mystérieux et même d'insaisissable, comme un parfum. Il y a bien un parfum des Béatitudes, avec ce pouvoir évocateur parfois si puissant que peut avoir un parfum, qui peut recréer d'un seul coup toute une ambiance, toute une époque. À vrai dire, ce parfum court même tout au long de l'Évangile : c'est le parfum du Royaume de Dieu. Peut-être sentez-vous de quoi je parle : ce sentiment, au-delà de telle ou telle parole de Jésus, qu'il y a toujours en jeu quelque chose d'à la fois très grand et très simple, un changement de vie radical, fondé sur l'amour, qui semble presque à portée de main. Les paraboles tournent autour sans cesse, sans jamais nous le livrer totalement. Le Royaume de Dieu, qui va donner à notre vie sa pleine épaisseur, la profondeur que nous lui pressentons sans la trouver au jour le jour, est à la fois insaisissable et furieusement appétissant.

Au fond, ce parfum des Béatitudes, ce parfum du Royaume, c'est un peu ce que nous ressentons quand nous passons devant une boulangerie. L'odeur du pain frais et des viennoiseries chatouille la narine et donne faim. C'est très agréable, mais aussi très frustrant, du moins tant qu'on ne rentre pas dans la boulangerie. Le tout est de se laisser guider par le parfum et d'y rentrer : c'est encore meilleur quand on mange.

Je sais pourtant bien que le monde est plein de chrétiens inquiets. J'entends le malaise de tous ceux qui se disent : je sens bien l'odeur, j'ai déjà senti (dans la force d'une parole, dans le sourire de quelqu'un, dans le caractère grandiose d'un paysage) qu'il y avait là quelque chose de grand, mais je ne sais pas comment faire pour faire entrer ce pressentiment, parfois très fort, dans ma vie réelle. Je me sens au dehors de la

boulangerie : j'ai bien l'odeur, mais je ne mords pas dans la brioche ! Suis-je donc un bon chrétien ? D'autres ont l'air d'y arriver. Tout leur semble facile. Ils parlent de leur intimité avec Dieu comme s'ils avaient bu un verre ensemble une heure plus tôt, et à les entendre, c'est formidable. Suis-je vraiment chrétien si je n'ai que le parfum des Béatitudes, l'envie de vivre ce renversement de vie-là, alors qu'au quotidien, cela ne plane plus du tout à ces hauteurs sublimes, mais ça se traîne comme ça peut ?

Il n'y a pourtant rien à craindre. Cette fringale même, c'est la grâce qui travaille. C'est le signe que le Royaume de Dieu creuse sa place. Le péché, le vrai péché, serait d'abandonner la partie en route, ou encore d'aller chercher ailleurs la satisfaction de ce besoin d'éternité, d'aller la chercher dans ce qui ne peut la donner. La vie chrétienne, c'est d'avoir le courage de ne pas renoncer à la joie ; le courage de rechercher le bonheur, et pas un ersatz, un substitut de bonheur, une tranquillité confortable, une absence de souffrance ou que sais-je encore. Parce que le bonheur est ce que Dieu veut pour nous ; parce que le bonheur est notre vocation.

Voilà encore un mot qui fait peur. Il y a de quoi : il évoque presque spontanément la vocation de prêtre, ou l'appel à la vie religieuse ; ainsi quand on appelle à prier pour « les vocations », c'est en général bien de celles-là qu'il s'agit. C'est une belle voie, au demeurant, et ce n'est pas un frère dominicain comme moi qui vais dire le contraire ! Mais quand je parle de vocation ici, je veux parler de quelque chose de plus profond. Si profond qu'en général, nous avons du mal à l'aborder. Même quand on affirme que nous avons tous une vocation, nous sommes souvent un peu embarrassés pour définir la vocation d'un laïc, et on est tenté de s'arrêter sur un aspect de la vie : on parlera de la vocation au mariage, par exemple, ou de tel métier vécu comme une véritable vocation. Si la vocation est, comme l'indique l'origine de ce mot, l'appel de Dieu, alors elle ne peut être que personnelle et donc unique. La trouver, ce n'est pas identifier dans quelle boîte en carton prédisposée Dieu veut que nous rentrions, ni sous quelle étiquette précise de botaniste il veut nous classer. Vivre sa vocation, c'est au contraire partir à l'aventure, à sa manière, qui ne ressemble exactement à aucune autre. Il y a autant de vocations que de personnes, parce que la vocation n'est que l'autre nom de la vie spirituelle, de la vie chrétienne, de la vie tout court que Dieu veut nous proposer.

Voilà pourquoi l'évangile ne nous donne pas à lire de discours généraux sur la vocation, mais nous raconte des vocations concrètes, singulières. L'évangile de Jean nous raconte ainsi celle de Nathanaël, un personnage dont nous ne savons pas grand-chose, sinon sa première rencontre avec Jésus.

Le lendemain, Jésus résolu de partir pour la Galilée, et il trouve Philippe. Jésus lui dit : « Suis-moi ! » Philippe était de Bethsaïde, la ville d'André et de Pierre.

Philippe trouve Nathanaël et lui dit : « Celui dont Moïse a écrit dans la Loi, ainsi que les prophètes, nous l'avons trouvé ! C'est Jésus, le fils de Joseph, de Nazareth. » Nathanaël lui dit : « De Nazareth, peut-il sortir quelque chose de bon ? » Philippe lui dit : « Viens et vois. » Jésus vit Nathanaël venir vers lui et il dit de lui : « Voici un véritable fils d'Israël, en qui il n'y a pas de ruse. » Nathanaël lui dit : « D'où me connais-tu ? » Jésus lui répondit : « Avant que Philippe ne t'appelle, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu. » Nathanaël reprit : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël. » Jésus lui répondit : « Parce que je t'ai dit : "Je t'ai vu sous le figuier", tu crois ! Tu verras des choses bien plus grandes. » Et il lui dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme » [Jean 1, 43-51].

C'est ce récit mystérieux qui servira de fil conducteur aux réflexions qui vont suivre, que je destine aussi bien au chrétien convaincu engagé à la suite du Christ qu'à celui qui hésite à prendre cette voie, aussi bien à la jeunesse qui s'interroge sur sa vocation qu'à l'âge mûr qui n'a jamais fini de la chercher... C'est que je crois ce récit suffisamment riche pour parler à tous de notre vocation, c'est-à-dire du sens de la vie chrétienne. Peut-être parce qu'elle est fascinante, cette vocation, avec, planté en son centre, ce figuier mystérieux qui nous couvre de son ombre protectrice et nous chatouille de son parfum sucré. Ce figuier incompréhensible, cette vocation si incompréhensible, car vue de l'extérieur, une vocation authentique est toujours incompréhensible. C'est presque un critère de discernement.

Sans doute, pour comprendre la vocation de Nathanaël, faudra-t-il essayer de le faire de l'intérieur, en passant par notre vocation à nous. La mienne bien sûr, puisque c'est moi qui écris : il faudra bien que je vous parle un peu de moi ; mais cela n'aura d'intérêt que si je parviens par là à vous parler de votre vocation, sans vous connaître. À en parler et, si je le puis, à vous encourager à ne jamais renoncer à rechercher la paix, à poursuivre la joie. À vous faire sentir, peut-être, que ces mots qui ont traîné partout ne sont pas de simples lieux communs de sacristie, mais des réalités substantielles, nourrissantes, qu'il ne faudrait jamais cesser de désirer.

En écrivant les lignes qui suivent, une méditation baroque et sans doute un peu décousue, je n'ai donc fait que la moitié du travail, la plus facile. L'autre moitié reste à faire. Vous avez de la chance, c'est la plus belle.

*à suivre...*

*Adrien Candiard*

*Le Caire, le 24 août 2016,*

*en la fête de saint Barthélemy, cet apôtre méconnu que la tradition de l'Église identifie depuis longtemps au Nathanaël de l'évangile...*





# RÉUSSIR SA Mort



Fabrice Hadjadj

## *Qu'est-ce qu'une « bonne mort » ?*

*Dans « Réussir sa mort — Anti-méthode pour vivre », le philosophe et écrivain Fabrice Hadjadj revisite ce thème traditionnel du catholicisme. Il nous rappelle que notre vie n'est pas faite pour la médiocrité.*

*Propos recueillis par Jean-Marc Bastière*



« Réussir sa mort ». Un titre pareil, n'est-ce pas à contre-emploi? D'habitude, on parle plutôt de «réussir sa vie ».

C'est bien sûr le sous-entendu de ce titre. Les guides pratiques qui prétendent vous fournir la recette infaillible du succès sont de plus en plus nombreux. Vous avez des *Réussir sa carrière*, *Réussir son couple*, *Réussir ses cocktails*, etc. J'ai même vu un opuscule intitulé *Réussir son divorce*. Cette réduction de l'existence à un mode d'emploi me semble déjà en elle-même mortelle. La vie n'est pas un appareil ménager. Mais il y a autre chose : à supposer que ça marche, que je réussisse ma -vie, alors, la mort viendra comme ce qui m'arrache à cette réussite, c'est la catastrophe, pire que si j'avais tout raté ! Car si j'avais tout raté, au moins, la mort viendrait comme une libération. Je ne dis pas qu'il vaut mieux être un raté... Seulement, il ne sert à rien de réussir sa vie si on ne réussit pas sa mort.

C'est ce que disait Céline : « Le bonheur sur terre ça serait de mourir dans du plaisir. Le reste, c'est rien du tout, c'est de la peur qu'on n'ose pas s'avouer, c'est de l'art... » Le problème reste de savoir ce que signifie «mourir dans du plaisir », c'est-à-dire ce qu'est une mort réussie.

**C'est la question traditionnelle de la « bonne mort » ?**

Oui. En grec, « bonne mort » se dit « euthanasie ». La question de l'euthanasie est donc une question centrale de la morale. Mais en quoi consiste-elle en réalité ? Est-ce de «ne pas se voir mourir»? Une mort réussie correspondrait alors à celle du chien qu'on pique.

Au contraire, le bon trépas, me semble-t-il, consiste à accueillir la mort dans tout son mystère, comme ce qui me dépasse, comme relation avec ce qui m'échappe.

Comment le monde contemporain se débrouille-t-il avec la peur de la mort? Un évitement de celle-ci, semble-t-il...

Le paradoxe est qu'une société qui refuse la mort se fabrique une culture de mort. On ne veut pas la voir, et pour cela, on emploie deux méthodes : on écarte les morts réels, on multiplie les morts spectaculaires. On feint que la mort n'est rien, mais en fait, ce prétendu courage dissimule une peur de la peur. On s'étourdit comme des adolescents qui regardent des films d'horreur pour tromper leur angoisse.

Mais, comme le dit le cardinal Cottier, « une société qui refuse la mort et sa dignité est une société qui sera de plus en plus condamnée à tuer ». On veut une vie sans souffrance et sans mort, une petite vie de consommateur repu, alors on promet gentiment l'avortement et l'euthanasie. Au nom de la pitié, on élimine tout ce qui pourrait nous rappeler le tragique de l'existence, tout ce qui exige qu'on entre dans le mystère de la croix et de la grâce. Hitler proposait ainsi qu'on accorde aux handicapés une «mort miséricordieuse». Bien entendu, aujourd'hui, ce n'est pas pour la race aryenne, mais pour le clone des hypermarchés.

**Peut-on apprendre à mourir ?**

On n'apprend pas à mourir comme on apprend une langue étrangère. La mort n'est pas un objet de ce monde, qu'on pourrait manier à sa guise, avec lequel on pourrait s'entraîner. Je crois qu'apprendre à mourir, en vérité, c'est plutôt désapprendre. Accepter de ne pas être le maître de sa vie. Accepter de s'abandonner à ce qui est plus grand que nous. On pourrait dire aussi que l'unique préparation est dans l'amour de l'autre et du Tout Autre. C'est en apprenant à accueillir l'autre, et à se donner, c'est en entrant dans la «petite mort» de l'amour que l'on apprend à mourir. De toute façon, tout ce qui n'est pas offert est perdu.

**Mais peut-on - et doit-on - échapper à la peur de la mort?**

Stoïciens et épicuriens ont cru que la peur de la mort était le grand mal, pire que la mort elle-même. Le christianisme est venu balayer cette présomption. À Gethsémani, le Christ ressent «frayeur et angoisse ». Léon Bloy dit qu'en conséquence, il convient au chrétien d'imiter la peur de Jésus au mont des Oliviers. Et Bernanos soutient que la peur intercède au chevet de chaque mourant.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Que la peur, parce qu'elle n'est pas belle à voir, peut être quand même bonne : elle vient briser notre orgueil, elle reconnaît que nous ne pouvons pas avoir le dernier mot et nous abandonne, pauvres et nus, à Celui qui seul peut nous sauver. Un suicidaire n'a pas peur de mourir. Ni un orgueilleux.

**Cette peur de la mort, peur du néant ou peur de l'immortalité de l'âme?**

Certains prétendent que la croyance en l'immortalité de l'âme est une manière de fuir devant la peur de la mort. Et ils professent le dogme selon lequel, après la mort, il n'y a rien. Je pense qu'à bien des titres ce dogme est rassurant, plus rassurant que cette immortalité proclamée par la foi. Bossuet dit que ceux qui la nient le font pour pouvoir vivre comme des bêtes. Pour esquiver l'exigence d'une vie intérieure. Par ailleurs, qui dit immortalité dit jugement, et possibilité, non seulement du paradis, mais aussi de ce que saint Jean appelle la seconde mort. Or cette seconde mort est pire que le simple anéantissement. C'est cela qui fait peur, non sans raison, aux agnostiques, et qui les pousse à avoir une foi crédule dans le néant.

**Il n'y aurait qu'une alternative: le suicide ou le martyr? La plupart des existences n'échappent-elles pas à ces deux options extrêmes?**

Je ne crois pas qu'une vie puisse échapper à l'extrémité. Il n'y a pas d'existence médiocre, ou plutôt, la médiocrité, la tiédeur, c'est déjà le pire. La Révélation nous apprend que pour chacun, c'est soit le Ciel soit l'enfer. Il n'y a pas de lieu de la demi-mesure et du «vivotement ». Quand je dis qu'il n'y a pas d'autre alternative que le suicide ou le martyr, j'essaie d'être très réaliste, même si les deux termes sont à prendre dans un sens large.

Chacun ne finira pas soit en se tirant une balle soit en étant dévoré par les lions (encore que, dans les hôpitaux, la tentation du suicide assisté va devenir de plus en plus forte, et il faudra parfois un héroïsme tout proche du martyr sanglant pour n'y pas succomber). Ce qui est sûr, c'est que celui qui ne donne pas sa vie à la vérité et à la justice se donne d'une certaine manière une mort spirituelle, puisque nous sommes faits pour vivre dans la vérité et la justice.

Nietzsche disait que seuls ceux qui ont des raisons de vivre ont des raisons de mourir. C'est profond. Si ma vie n'a aucun sens, alors pourquoi continuer ? Voilà la pente suicidaire. Mais si ma vie a un sens, alors je dois être prêt à témoigner de ce sens au prix de ma vie. Voilà l'ouverture au martyr. Cette ouverture n'implique pas que l'on fasse de grandes choses mais que, dans ce que l'on fait, on se donne tout entier, dans l'amour.

Le désespoir aujourd'hui ne vient pas de la mort, mais de la privation d'une mort qui en vaille la peine, d'une mort qui soit le lieu d'une offrande. Les gens se tuent de n'avoir rien pour quoi se sacrifier.

*Extrait de « Famille chrétienne » Hors-Série*

# Quand le silence se manifeste



**MICHEL COOL**

**CONVERSION AU SILENCE**

*Itinéraire spirituel d'un journaliste*

*Un journaliste catholique, élevé dans un milieu modeste du Nord, avoue ce qui lui est arrivé dans l'ordre de la foi et de la rencontre illuminative de la présence divine. Ce qui le fait avancer, en toutes ses activités, c'est le rayonnement secret du silence divin dans sa vie. Depuis son expérience spirituelle de Scourmont en Belgique, l'évidence de la présence de Dieu dans sa vie le poursuit avec bonheur et lui donne un recul serein sur tout ce qui lui arrive et qui est tout sauf banal. On n'est plus ici dans la question du sens, mais dans celle de la présence bienveillante et constante de Dieu à l'homme. Un livre pour les actifs, les survoltés, les déboussolés spirituels, qui se fuient ou fuient Celui qui ne cesse de les accompagner et veut les rencontrer en leur intimité.*

*Michel Cool, né en 1956, est journaliste de presse écrite, radio et télévisée. Il est actuellement rédacteur en chef de l'hebdomadaire La Vie et chroniqueur littéraire du Jour du Seigneur sur France 2. Il a collaboré pendant plusieurs années à France Culture. Il est l'auteur d'une dizaine de livres, dont « Pour un capitalisme au service de l'homme » (Albin Michel, 2009) et « Messagers du silence » (Albin Michel, 2008).*



**C**ela s'est passé un matin d'hiver en 2007. Après l'office des Laudes chanté par les moines, je me suis engagé sur un chemin menant à un bosquet près du monastère Notre-Dame de Scourmont, à côté de Chimay dans les Ardennes belges. Il faisait frisquet. La lueur embrumée du soleil naissant guidait mes pas. Mon séjour à l'hôtellerie de cette abbaye cistercienne touchait à sa fin. J'y avais moissonné pendant quatre jours des témoignages qui allaient enrichir mon enquête sur la vie monastique. J'avais surtout été impressionné par les confidences d'un jeune novice. Avant de s'arracher à sa vie de patachon, il avait effectué plusieurs allers et retours entre vie cloîtrée et vie mondaine ! Et puis un jour, comme charmé par un parfum irrésistible, le jeune homme avait cédé à l'appel insistant du désert: il avait succombé à la séduction si mystérieuse du clair-obscur d'une cellule monastique.

Alors que je marchais à l'inconnu sur ce sentier, je fus soudain saisi par une violente crise de larmes. Je sanglotais comme un petit enfant. J'avais l'impression physique de vider toute l'eau de mes yeux. La stupeur que m'inspiraient ces pleurs incontrôlables se mêlait simultanément à une sensation étrange d'épuration libératrice, d'émondage purificateur. C'était comme si, en s'évadant de moi, des rivières souterraines jusqu'alors insoupçonnées ravalaienent tout à coup mon être, essoraient mon âme. « Le silence est une purification »: j'ignorais encore cette pensée de Geneviève Micheli, la première prieure et l'inspiratrice d'une communauté de moniales protestantes que je découvrirais bientôt sur les bords du lac de Neuchâtel, en Suisse. Pour l'heure, je sentais mes larmes se coller sur mon visage, se durcir sous l'effet du froid hivernal. Je me souviens du soulagement que me procurait la lumière minérale de ce matin venant doucement caresser mes paupières. Quand les dernières larmes s'estompèrent, je revins sur mes pas, séché de l'extérieur, mais lessivé de l'intérieur, avec pour seuls témoins les arbres, l'herbe et « l'astre d'en haut » qui poursuivait son ascension dans le ciel.

Que m'était-il arrivé ce matin-là? Vous étonnerai-je si je vous dis que je ne veux pas le savoir ? Je préfère garder vierge et vivace la saveur mystérieuse de ce moment plutôt que de céder à l'instinct de le disséquer comme on le fait d'une grenouille de laboratoire. Je suis souvent las d'entendre l'incommensurable frénésie de beaucoup de mes contemporains à vouloir tout expliquer, montrer et démontrer. Quelle peine perdue ! Un mystère, par définition, ne s'élucide pas, ne se perçoit pas. C'est plutôt lui qui nous perce et nous transperce... Du mystère de ce matin d'hiver, j'ose dire maintenant qu'il est celui de l'instant où je me suis converti au silence. J'ai en effet acquis la certitude d'avoir été en cet instant précis

visité à mon insu par une Présence silencieuse. Depuis elle ne me quitte plus. J'ai une irréprouvable envie d'elle, et d'elle seule, pour accueillir la naissance de chaque nouveau jour. Elle accompagne mon lever, ma toilette, la préparation du petit déjeuner et de la table où me rejoint ma femme un peu plus tard. Cette Présence silencieuse s'intensifie devant la petite icône de la Tendresse devant laquelle j'allume rituellement deux bougies pour lire les textes liturgiques du jour. Ces vingt petites minutes de prière matinale ont transformé ma façon de vivre, d'accueillir la vie et, j'espère, de la répandre autour de moi. Pendant trente ans, j'avais eu le réflexe matinal de tout journaliste « normal »: allumer la radio pour m'informer de l'état instantané du monde. Depuis mon aventure étonnante sur ce chemin d'un matin d'hiver, je ne sais plus tourner le bouton de ma radio. À mon réveil je me laisse désormais cueillir, recueillir, par le silence de cette Présence secrète et discrète : elle me convie, avant toute chose, à prier en tête à tête avec elle pour le salut du monde.

De ma bicyclette d'apprenti localier sillonnant les routes du Ternois, le pays de ma jeunesse, situé aux confins de l'Artois et de la Picardie, aux avions de grandes lignes qui me transportèrent au Brésil, au Québec, au Vietnam ou en Bosnie-Herzégovine, que de chemins parcourus, que de tribulations vécues depuis trente ans ! Je suis, on peut le dire, un journaliste qui a eu de la veine. J'ai réalisé, je crois bien, tous les rêves de l'adolescent qui s'évadait en regardant par la fenêtre de sa chambre le soleil se coucher dans les marais, derrière un pudique rideau de peupliers. Je fus ainsi reporter, chef de rubrique puis de service, rédacteur en chef, directeur de journal, créateur de revue, auteur de livres, conférencier, professeur et formateur, producteur d'émissions de radio, présentateur d'émissions de télévision, initiateur de voyages interreligieux pour la paix au Proche-Orient et, j'allais oublier la petite cerise sur le gâteau, accompagnateur de croisières culturelles en Méditerranée ! Tout est allé très vite, les voyages, les galons, les succès et une certaine renommée, je l'avoue, toujours gratifiante et grisante pour l'ego. Les prières de ma mère auraient-elles finalement atteint leur but ? Quand je retourne dans ma verte vallée où l'Authie se faufile comme une truite entre prés et marais avant de se jeter dans la Manche à Berck-sur-Mer, je constate que pour les gens de mon petit village, je reste « Michel », ou « ch' fiut du coiffeur », c'est-à-dire en patois picard, le fils de mon père. Je tiens ce regard des miens posé sur moi comme le gage de reconnaissance d'une simplicité sauvegardée. Je dois pourtant dire que je n'ai pas toujours su résister aux sirènes de la gloriole médiatique ni à la dérive de me créer une image pour plastronner et prospérer sur le devant de la scène.

Parvenu au faite d'une compétence reconnue et d'une expérience prometteuse, cet édifice professionnel s'est pourtant tout à coup effondré comme un château de cartes. J'allais vers mon cinquantième anniversaire quand j'ai perdu, successivement en un an de temps, mon emploi, mon père, et ma santé que je pensais invulnérable. Le chômage est une épreuve humiliante et honteuse, que j'ai partagée avec les files d'attente de demandeurs d'emploi anonymes qui s'alignaient sur le trottoir pour aller « pointer » à l'Agence nationale pour l'emploi (ANPE). Cet exil forcé du monde du travail, je l'ai vécu sans doute avec beaucoup d'autres, comme une déchéance infamante et une injustice insupportable. À cette souffrance humaine et sociale, s'ajoutèrent des blessures collatérales infligées par les reniements, les mensonges et les abandons de membres de mon entourage professionnel parfois proches : je me suis retrouvé à terre, désespéré et sans voix. Tout regard sincère de pitié ou de compassion semblait avoir déguerpi autour de moi, excepté dans ma famille et dans un petit cercle d'amis irréductibles. Mais, à la décharge de ces autres amis d'hier changés en un revers de main en déserteurs et parfois en adversaires, je ne sais pas si j'aurais agi autrement à leur place, quand j'étais

moi-même encore au pinacle. La trahison de l'Amour est, pour notre malheur, une défaite récurrente de la condition humaine.

Quelques mois après mon licenciement, mon père est mort au terme d'une longue maladie qui avait laminé son corps et son esprit. « Écoute, le bruit de la mer... » furent ses dernières paroles audibles : sous l'effet de la morphine, il avait confondu le ronflement d'une chaufferie avec le chant des vagues. Il s'en est allé le lendemain du premier jour de l'été. J'étais la fierté de ce fils unique d'un couple d'ouvriers flamands, pauvres et courageux. Mes grands-parents avaient émigré dans la région lilloise au moment de la guerre de 14: mon grand-père était débardeur ; il tractait les péniches à la force de ses bras sur les quais industriels de la Deûle ; ma grand-mère était couturière dans une des nombreuses filatures qui faisaient la richesse du bassin textile du Nord. Comme ses parents, mon père était un manuel; il ne maniait pas les mots aussi bien que ses paires de ciseaux. Nos dialogues n'étaient pas commodes tous les jours. Mais l'amour et l'admiration furent toujours réciproques entre nous. « La mort de la femme aimée, c'est la foudre », confie André Malraux dans ses *Antimémoires*. La mort du père aimé, c'est, je crois, l'arrachement d'un membre de son propre corps. Depuis que papa est parti, j'ai la charnelle impression d'avoir perdu une partie de mon être : un peu de ma chair qu'il a emmené avec lui au Ciel et qui me rapproche, chaque jour un peu plus, de là où il est.

Conséquence peut-être des déserts arides que je traversais, mon corps se mit à chanceler pour la première fois de ma vie. Je n'avais jamais expérimenté la souffrance physique, la peur du diagnostic médical et la solitude amère d'une chambre d'hôpital. Deux hospitalisations et une intervention chirurgicale, certes bénigne, m'ont malignement introduit dans la catégorie appelée, sans délicatesse d'ailleurs, des personnes « à risques » ; celle, vous savez, dont les compagnies d'assurance se méfient comme de la peste ! Après un temps de révolte, somme toute naturel, je me suis rendu à l'évidence que ma vulnérabilité physique cachait d'autres faiblesses moins apparentes et palpables, mais tout aussi incarnées dans mon cœur... Je médite souvent le mystérieux aveu fait par saint Paul dans une de ses lettres : « Et pour que l'excellence même de ces révélations ne m'enorgueillisse pas, il a été mis une écharde en ma chair, un ange de Satan chargé de me souffleter, pour que je ne m'enorgueillisse pas ! À ce sujet, par trois fois, j'ai prié le Seigneur pour qu'il s'écarte de moi. Mais il m'a déclaré : “Ma grâce te suffit ; car la puissance se déploie dans la faiblesse” (2 Cor 12.7-9).

Ces trois événements précèdent de peu dans mon





calendrier l'étrange aventure qui m'a surpris sur ce banal chemin de campagne. Mes épreuves lui auraient-elles servi d'antichambre ? Ma série d'infortunes m'aurait-elle préparé à cette rencontre inopinée avec un silence habité et s'invitant en moi ? Peut-être, je ne sais pas. Ce dont je me souviens, c'est que mes larmes débarquaient toute une cargaison de souffrances, anciennes et récentes, qui croussaient au fond de ma cale. J'étais comme dégorgé de toute une lie de mensonges, de trahisons et de peurs dont j'avais été soit le coupable, soit la victime. Un fleuve inconnu qui avait quitté son lit se chargeait de les faire rejaillir à la surface. Quand la crise fut finie, il se fit en moi un grand calme que je ne connaissais pas. Je voyais toutes mes faiblesses passées et présentes flotter devant moi comme les débris d'un bateau sur la mer après un naufrage. Je ne pouvais plus les ignorer ou les dissimuler. Mais au lieu de me scandaliser de cet étalement brusqué de mes faiblesses, je fus rempli d'un sentiment inédit de confiance et de paix. La faiblesse, ma faiblesse, n'était plus un tabou ni une honte. Je réalisais qu'elle était par la grâce de ce « baptême du silence » que je venais de recevoir, le lieu privilégié où se déployait la miséricorde dont parle l'apôtre Paul. Cette miséricorde a pour moi désormais l'inépuisable douceur du silence qui m'a recueilli et enveloppé de sa joie juste après mon épreuve sur ce chemin forestier. « Dans tout cœur qui s'offre en silence il y a de la joie », disait Madame Guyon, l'amie spirituelle de Fénelon, au temps du Roi Soleil!

« Vous passez votre vie à vous intéresser à la vie des autres, à valoriser celle des autres. Quand donc vous déciderez-vous à parler de vous, de vos raisons de vivre et de votre spiritualité personnelle de journaliste? » Cette provocation amicale des carmélites belges de Floeffe m'a d'abord interloqué. J'ai mis leur sollicitation empressée sur le compte de l'affection par trop admirative que me porte cette petite communauté de moniales de la région de Charleroi. J'aime aller me blottir dans leur carmel, cette petite oasis de silence perchée sur une hauteur qui veille sur un grand axe routier très fréquenté. Il y fleurit un parfum assez rare, celui du pur Évangile ; et la joie des cœurs simples brille sans fard dans le regard des sœurs. Puis, je me ravisai : l'esprit qui soufflait en ce lieu et animait ces femmes ne méritait-il pas plus de considération de ma part ? La médiation de ce prochain n'était-elle pas un appel à m'engager davantage dans cette quête de ma vérité, de la Vérité qui me taraudait ? Depuis, l'idée de « me mettre à table » pour partager mes inspirations et mes convictions a fait peu à peu son chemin. Elle s'est transformée en brûlant désir de témoignage. J'ai alors relu tout mon parcours professionnel au crible de mes souvenirs et des articles marquants que j'avais gardés chez moi ou qui étaient archivés dans les rédactions

où j'avais travaillé. En me penchant sur ces années écoulées, une Bible à portée de main, j'ai réalisé que ma vie de journaliste n'avait pas été seulement un réceptacle de bruits, de folles échappées et de paillettes. J'ai découvert qu'elle avait été aussi ponctuée et drainée par de grands moments de silence reçus ou donnés qui continuent de façonner l'homme que je deviens jour après jour. Ils m'ont modelé sans tapage, avec la discrétion et la patience qu'on dit être celles des anges. Je n'avais, à l'époque, ni le temps ni le goût de restituer leur saveur, encore moins de comprendre leur message. Mais après ma rencontre décisive sur un chemin encore garni de givre, ces intermèdes silencieux me révélèrent de façon éclatante leur « si lourd secret » : ils étaient des moments de grâce. J'ai choisi de les recueillir et les raconter comme si je les confiais dans un carnet intime. Il existe déjà une ribambelle de carnets en tout genre : carnet rose, carnet de notes, de poésies, de comptes, de commandes, d'adresses, de bal, etc. On me permettra d'en ajouter une nouvelle sorte : le carnet de silences.

Premier silence inaugural de ma vie, première confiance: j'ai été baptisé le jour même de ma naissance dans une maternité de la région lilloise ; mais ce même jour, j'ai aussi été abandonné par la femme qui m'avait donné la vie. Je suis né d'un silence dont je ne connaîtrai jamais les raisons, ni les sentiments qu'il provoqua : la honte, la souffrance, le désespoir, la folie, la fuite ? Je ne le saurais jamais. Je n'ai jamais cherché à découvrir les circonstances mystérieuses de ma naissance. Pourquoi? Parce que j'ai pleinement conscience d'avoir reçu l'Amour en abondance dès les premières heures de mon existence. D'abord, j'ai été recueilli par une communauté des Petits Frères des Pauvres du quartier alors peu reluisant du Vieux Lille. C'est dans leur maison d'accueil qu'une dizaine de jours après ma naissance, Robert et Madeleine sont venus me chercher. J'avais six semaines quand mes parents adoptifs, c'est-à-dire le père et la mère dont l'Amour m'a fait cadeau, ont désiré me consacrer à la Sainte Vierge. Cette antique tradition religieuse était encore fort répandue dans les années cinquante dans le nord de la France. Elle consistait à présenter le bébé devant l'autel marial de l'église en invoquant sur lui la protection de la Mère de Jésus. L'acte de consécration se formule par cette prière : « Très douce Vierge Marie... Épouse virginale du Saint-Esprit qui habite l'âme de cet enfant que Dieu nous a confié, nous venons vous le présenter et vous le consacrer. Prenez-le sous la protection de votre amour maternel, dirigez-le dans la voie de la vérité et de la vertu, fortifiez-le dans les combats de cette vie pour que, restant sans cesse fidèle aux grâces et aux promesses de son baptême, il triomphe du péché et de l'esprit du monde. Aidez-nous aussi, ô Notre Dame, à accomplir notre devoir envers lui... »

Ma vénération personnelle pour la Mère du Christ est demeurée constante dans ma vie, malgré quelques infidélités et omissions passagères. Le prédicateur et auteur mystique Maurice Zundel rêvait d'élever une église au Silence dédiée à Marie, « Notre-Dame de la Sagesse » : « Elle offre sa transparence comme aux feux du soleil fait un pur vitrail, et le mystère de Jésus y flambe tout entier », écrit-il en pensant aux représentations de la Vierge, entièrement nimbée de silence, de Gérard David. Ce peintre néerlandais du XVI<sup>e</sup> siècle est le dernier des grands « primitifs » flamands de l'école de Bruges. Il est aussi appelé le « Maître de la Vierge entre les vierges », du nom d'un de ses chefs-d'œuvre exposé au musée des Beaux-Arts de Rouen. Ce tableau montre une Vierge à l'enfant trônant au milieu d'un aréopage de saintes. L'expression des visages féminins est réduite au strict minimum : la gravité, le recueillement et le silence qui en émanent sont saisissants. L'artiste, qui s'est représenté avec sa femme sur le tableau, semble, lui aussi, frappé de stupeur et d'aphasie. Comme lui, on est ravi par la grâce surnaturelle qui rayonne du personnage central de son tableau : une femme drapée de sombre, aux paupières inclinées, au teint diaphane et aux longs cheveux dévoilés. Son regard est entièrement absorbé par son enfant divin assis sur ses genoux ; elle le contemple en train d'égrener une grappe de raisin ; ce geste annonce son sang qui sera versé sur la croix pour le rachat des pécheurs. L'âpreté, j'oserais dire la sévérité, la rudesse impénétrable de l'atmosphère et des personnages qui entourent la Vierge Marie, me remuent profondément les entrailles. Cette œuvre magnifique de Gérard David me procure le même sentiment de ravissement que le silence habité d'un cloître monastique, ou la gravité chavirante d'un visage, celle de son regard surtout, quand la grâce l'a secrètement travaillé et creusé pour en faire jaillir de la beauté.

Marie, la femme impeccablement muette, la mère incomparablement silencieuse de l'Évangile, m'a toujours fasciné : « Quant à Marie, elle conservait avec soin toutes ces choses et elle les repassait en son cœur » (Luc 2, 19). Son silence dramatique au pied de la croix de son fils est l'acmé de ce mystère de la foi qui la rend capable de traverser la douleur, le désespoir et le sentiment de révolte pour gagner l'autre rive où elle sait, où elle croit que Quelqu'un l'attend. La prière du « Stabat Mater », mise en musique par Jean-Baptiste Pergolèse au XVIII<sup>e</sup> siècle et conçue pour être interprétée à deux voix et à deux violons, résonne de son cri déchirant de mère transfigurée par le don sanctifiant de la confiance et du pardon sans limites.

Marie est l'icône sublime du Silence que je cherche dès l'aube. Elle me précède toujours à l'école de la prière silencieuse. Je l'ai découverte sur le tard avec la prière

mariale du Rosaire. Elle invite, à l'aide d'un chapelet si on le souhaite, à « repasser dans son cœur », les épisodes joyeux, douloureux, lumineux et glorieux de la vie du Christ. Elle concourt aussi à intérioriser de la même façon que Marie les événements de sa propre vie. J'ai ainsi composé ce carnet, ce chapelet de silences en m'inspirant des quatre grands Mystères du Rosaire. Mes tribulations journalistiques s'avèrent en effet tissées de silences joyeux, douloureux, lumineux et glorieux. J'ai ainsi déchiffré leurs hiéroglyphes en essayant de me glisser modestement dans la foulée entraînée de Marie de Nazareth.

Ce carnet de confidences que j'ouvre maintenant ne contient aucune nouvelle sensationnelle. Le lecteur n'y trouvera pas de révélations croustillantes, de déflorations de secrets sulfureux, encore moins de médisances recuites... Cela peut sembler suspect de la part d'un journaliste qui a beaucoup bourlingué, récolté succès et avanies, et amassé un solide paquet d'informations et de confidences sur l'actualité politique et religieuse de ces trente dernières années. Mais ce livre poursuit un autre dessein, moins spectaculaire et plus déconcertant sans doute. Il veut relater simplement la lente conversion au silence d'une Présence d'un journaliste dérangé par l'ambition et affamé d'aventures et d'action. Il raconte son long apprentissage de « la contemplation en chemin ». Mon témoignage en fera sûrement ironiser certains, il en remuera d'autres, j'espère... Mais c'est mon histoire, pauvre et nue, celle d'un apprenti de la contemplation au jour le jour. Cet ouvrage veut porter témoignage des épisodes significatifs de ce cheminement inachevé ; des éclats de silence qui ont parsemé de moments de grâce le cours sinueux de ma vie. Je les ai présentés dans ce livre un peu comme une nature morte reproduisant une corbeille de fruits. Qui sait bien regarder les fruits peut sentir frémir, sous leur peau, la sève discrète et régénératrice de la vie. Il en est de même des silences qui ont jalonné mon chemin : leur enveloppe recèle un trésor vital : le suc de l'Espérance.

Il est maintenant temps de les raconter et de les offrir, ces silences au goût d'orange, aux hôtes de passage qui tourneront cette page pour s'aventurer dans le récit de mes voyages intérieurs. Ils sont parsemés de moments sans paroles. Mais ces petites plages silencieuses sont paradoxalement éloquentes ; en effet durant ces courts et furtifs instants, le temps m'a paru suspendre « son vol » comme pour mieux me faire entendre le silence d'une Présence et me laisser effleurer des zestes d'éternité fugitifs aux saveurs inoubliables.

*à suivre...*

*Extrait de « Quand le Silence se manifeste »*





# VEILLEUR OÙ EN EST LA NUIT ?

*Propos recueillis par Adrien Candiard*



*Les chrétiens sont-ils le dernier espoir d'un monde qui a perdu toute espérance ?*

*Oui, espérer est leur profession de foi depuis deux mille ans.*

*Non, eux-mêmes sont désespérés en ce début de troisième millénaire.*

*Et si espérer, c'était d'abord renoncer à tous les faux espoirs ? Refuser d'idéaliser le passé. Refuser de sublimer l'avenir. Dire non au fantasme de la restauration glorieuse et non à l'illusion de l'exaltation apocalyptique.*

*L'espérance des chrétiens n'a qu'une chose à offrir : la vie éternelle.*

*Une vie qui ne commence pas après la mort.*

*Une vie qui débute maintenant.*

*Une autre manière de vivre, de vivre sa mort, de mourir sa vie.*

*Jamais, sans doute, renaître n'a été aussi simple, clair, aisé qu'avec les extraits de ce livre, « VEILLEUR OÙ EN EST LA NUIT ? »*

*Né en 1982, le frère Adrien Candiard est dominicain et vit au couvent du Caire (Égypte).*

*Il est notamment l'auteur du spectacle « Pierre et Mohammed »*

*et de « En finir avec la tolérance ? » (2014).*





n n'a jamais tant parlé de désespoir.

Il m'a fallu partir pour le comprendre. Habitant depuis plus de trois ans en Égypte, je vis chaque passage en France comme une douloureuse plongée dans un pays obsédé par son désespoir. Je ne verse pas, pourtant, dans l'illusion romantique qui nous répète que les pays pauvres sont les plus heureux, qu'ils ne sont pas distraits de l'« essentiel » par notre confort inutile et qu'eux seuls savent trouver la joie: l'absence de Sécurité sociale, d'école gratuite de qualité ou d'hôpital public décent distrait aussi bien de l'essentiel qu'une tablette numérique. Chacun court après le bonheur comme il le peut, avec plus ou moins de succès, quels que soient son pays et sa situation ; on n'est pas plus malheureux en France qu'ailleurs, ni plus heureux. Mais on est en tout cas saturé de discours sur le désespoir. On ne parle plus que de cela.

Je ne parle pas ici du désespoir personnel, celui qui naît des peines de cœur, de l'échec douloureux d'un mariage, d'une brutale déception professionnelle ou de la perte d'un être cher. Je parle de l'autre désespoir, celui dont tout le monde parle, dont bruissent les réseaux sociaux, sur lequel journaux et rapports publics s'interrogent gravement. Le malaise français, la dépression collective, la morosité ambiante, l'implacable spirale négative dans laquelle nous sommes aspirés sans parvenir à réagir — mais qu'on se plaît à commenter. Dans son rapport de 2011, le médiateur de la République Jean-Paul Delevoye diagnostiquait, dans un anglicisme expressif, un burn-out de notre société. Pour le dire en un mot: que le débat public ait pu tourner presque un an autour d'un livre appelé *Le Suicide français* est tout de même, quoi qu'on pense par ailleurs de l'ouvrage en question, un symptôme significatif.

Dans ces conditions, il est peut-être temps de parler un peu d'espérance. C'est une vertu chrétienne dont on ne sait généralement pas très bien quoi faire. Son inscription sur le podium des grandes vertus théologiques — foi, espérance, charité — lui évite l'oubli complet, mais on ne prêche plus guère sur l'espérance. Cela sent trop sa méthode Coué, qui permettrait de se rassurer à bon compte: nous sommes trop prévenus pour nous contenter de discours optimistes. On ne nous la fait pas, à nous. L'optimisme, « vertu par excellence du contribuable », comme disait Bernanos, c'est-à-dire du contribuable heureux de se mettre au nudisme après que le fisc lui a ôté jusqu'à sa chemise, très peu pour nous. Nous n'avons que faire des vertus de naïfs: il nous faudrait des vertus pour gens blasés. On nous a assez raconté d'histoires.

Reconnaissons d'ailleurs que c'est une vertu étrange, si elle consiste effectivement à se dire que tout ira mieux demain. Parce que de demain, par définition, nous ne savons rien. Affirmer que l'avenir, par nature, apportera

des solutions est une profession de foi charmante, mais parfaitement gratuite. Si nous regardons dans notre passé tous les demains qui se sont succédé jusque-là, force est de constater que rien n'est moins sûr. Nous avons connu des demains merveilleux, mais aussi des demains catastrophiques. Tout bien considéré, du reste, l'histoire de l'humanité a compté bien plus de gueules de bois monumentales que de lendemains qui chantent. Combien d'espoirs brutalement douchés, combien de doux rêves qui ont fini en cauchemars ! Il serait plus rationnel d'être pessimiste. Au moins, avec le pessimisme, on n'est jamais déçu. On ne peut avoir que de bonnes surprises.

On est donc tenté de ranger l'espérance dans un coin de sacristie, au rayon des accessoires théologiques tombés en désuétude, avec les limbes et les jours de purgatoire. Il y a déjà bien assez à faire avec la foi et la charité pour remplir un programme de vie chrétienne. Qu'est-ce que l'espérance aurait à nous dire, en nos temps de désespoir ?

C'est sans doute parce que nous ne savons qu'en faire que l'espérance nous est une vertu plus nécessaire que jamais, plus urgente, plus vitale. Mais cela suppose évidemment de la comprendre. Et de comprendre qu'il ne s'agit pas du tout de l'optimisme qui nous rend si méfiants. L'espérance, l'espérance véritable, la vertu d'espérance, est peut-être même le contraire de l'optimisme.

Pour s'en rendre compte, il faut accepter de prendre un peu de distance avec notre déprimante actualité immédiate et remonter quelques années plus tôt. En 587 avant Jésus-Christ, précisément.

Cette année-là, à Jérusalem, l'ambiance n'était certainement pas folichonne non plus. Jérusalem est alors la capitale du petit royaume de Juda, un confetti hérité du grand royaume de David et de Salomon, mais un confetti contenant tout de même le Temple, où réside la présence de Dieu. Ce confetti avait traversé les siècles, au prix d'une soumission aux empires du temps: l'Égypte, l'Assyrie et, à ce moment-là, Babylone. Le royaume de Juda avait dû s'humilier : dix ans plus tôt, le roi de Babylone avait ravagé le pays, pillé les richesses du Temple et emmené en déportation le roi et ses proches, laissant à la place un jeune roi un peu fantoche. Le petit royaume devait payer des sommes exorbitantes pour éviter la destruction pure et simple. À Jérusalem, beaucoup trouvaient cette situation insupportable. Certains se souviennent de la grandeur passée, de l'alliance avec Dieu qui avait fait sortir le peuple d'Égypte et l'avait, depuis lors et tout au long d'une histoire mouvementée, sauvé de ses nombreux ennemis. Il faut, se disent-ils, avoir foi en Dieu. Si nous prenons les armes, si nous luttons pour retrouver notre indépendance, alors Dieu viendra à notre aide.

Nous gagnerons la guerre contre l'immense empire de Babylone, parce que Dieu n'abandonnera pas son peuple ! Dieu est avec nous, tout ira bien !

C'est donc plein d'espoir en Dieu que le petit royaume de Juda lance sa rébellion contre l'empire. Cette fois, il joue sa survie et il le sait : si Babylone l'emporte, c'est fini. Il n'y aura plus de roi — ce roi descendant de David à qui Dieu avait promis la royauté pour toujours. Il n'y aura plus de Temple, la présence de Dieu sur terre. Il n'y aura plus de Terre promise : le peuple que Dieu avait pris la peine de tirer d'Égypte serait détruit et dispersé. Dieu est donc obligé d'intervenir, ou tout son travail depuis l'alliance avec Abraham sera réduit à néant. Il va devoir faire des miracles une fois de plus, comme quand il avait ouvert la mer Rouge et fait périr Pharaon et ses armées. Les chefs de la révolte comptent sur lui. Leur confiance en Dieu et la solidité de leur espérance pourraient nous paraître tout à fait admirables. On serait tenté, en nos temps de morosité, de les prendre pour modèles d'espérance. D'inconscience, également, sans doute, mais on ne peut pas leur ôter ceci : ils espéraient que Dieu allait les sauver de tous les dangers. Ils espéraient contre toute espérance raisonnable. Ils espéraient, et ils agissaient en conséquence. N'est-ce pas ce à quoi nous invite notre bonne vieille vertu d'espérance ?

Ce n'est pas ce que pense alors un habitant de Jérusalem, le prophète Jérémie. Bien que prophète, bien que tout à fait impeccable en matière de confiance en Dieu, Jérémie est le plus complet des défaitistes. Il prêche la soumission pure et simple au roi de Babylone, païen, impie, oppresseur. Il avertit qu'à écouter ces prophéties optimistes qui fleurissent un peu partout et appellent à la résistance au nom du Dieu d'Israël, on se berce d'illusions et on se prépare des lendemains difficiles. En cas de révolte, la victoire du roi de Babylone est inévitable, et elle sera sans merci, conduisant à la perte de tout ce qui fait encore ce petit royaume, ce qui fait encore exister le peuple juif : une terre, un roi, un Temple. Avoir la foi, dit Jérémie, ce n'est pas vivre dans un monde enchanté où Dieu réglerait tous nos problèmes : c'est d'abord regarder le monde en face, le mal en face. La foi de Jérémie ne le pousse pas à l'optimisme, mais au réalisme le plus froid. Il évalue le rapport de force, sans tenir compte des possibles interventions miraculeuses du Seigneur Sabaoth et de ses innombrables armées angéliques.

Enfant bercé par les films sur la Seconde Guerre mondiale qui donnaient à admirer les résistants et à mépriser les collaborateurs, je me suis longtemps demandé comment expliquer ce défaitisme qui semble tourner le dos à la foi, à la confiance, à l'espérance. Comment justifier que le prophète mette en doute l'intervention de Dieu pour sauver son peuple ?

Le pessimisme de Jérémie n'a qu'une excuse, c'est qu'il a raison : ce qu'il annonce, c'est ce qui va vraiment arriver. Le royaume de Juda vivait depuis longtemps

au bord du précipice; la révolte contre Babylone va l'amener en pleine catastrophe. Après un siège long et atroce, où les gens meurent de faim au point que, dit-on, les femmes dévorent leurs propres enfants, le roi de Babylone va prendre la ville, déporter tous ses habitants rescapés et détruire le Temple de Salomon. Le peuple que Dieu avait sorti d'Égypte, la Terre promise, la royauté de David, le Temple où Dieu serait présent pour toujours, l'alliance éternelle de Dieu avec son peuple, toute cette histoire sainte est terminée. Jérusalem est détruite. Rideau.

Et c'est pourtant dans les jours d'angoisse du siège de Jérusalem, probablement tenaillé par la faim, sûr de l'approche de la catastrophe, emprisonné par une noblesse qui le juge dangereux pour le moral de la population et menacé de mort, que Jérémie se met à écrire des folies. Lui qui était si réaliste sur les impasses de la révolte, il annonce que Dieu va tout recréer, à partir de rien. La destruction de Jérusalem n'est qu'un épisode de l'histoire de l'alliance d'amour que Dieu offre au monde. Et sur ce point encore, Jérémie aura raison. Dieu n'a pas oublié ni renié les étonnantes promesses faites à Abraham et à tout son peuple. Il va les accomplir, en Jésus, plus incroyablement encore qu'on ne l'avait imaginé. Mais précisément, pour les accomplir, il n'a pas besoin de ce qui semblait, à vue humaine, nécessaire : un roi, une terre, un temple. Israël se disait : si nous cessons d'être un peuple, Dieu ne pourra plus nous sauver ! Or c'est précisément le contraire qui va se passer. Car ce n'est pas tout d'espérer : il faut encore espérer en Dieu, et n'espérer qu'en lui. Ceux qui comptaient sur des réalités autres que Dieu — les alliances étrangères, la politique, la résistance armée —, même au nom de Dieu, même — pensaient-ils — fondées sur Dieu, s'y sont cassé les dents.

Cette histoire semble bien lointaine, mais je crois la relire presque tous les jours en ouvrant le journal le matin. C'est pour cela, il me semble, que Jérémie peut être pour nous un véritable maître d'espérance. Un maître un peu paradoxal, j'en conviens : son nom est, dans la culture courante, attaché à la plainte geignarde des « jérémiades », car on en connaît surtout les malheurs. Mais c'est précisément un maître qui nous enseigne que l'espérance n'est pas ce que l'on croit souvent, une espèce d'optimisme béat qui refuse de voir les difficultés. Et c'est singulièrement, il me semble, le maître d'espérance dont notre temps a besoin.

*à suivre...*

*Adrien Candiard  
Extrait de*

*« Veilleur où en est la nuit ? »*





## “*Sainte fête de Noël , bonne et heureuse année!*”

En ces jours nous échangeons des souhaits !

Sainte fête de Noël! Bonne et heureuse année !

Ce qui importe, c'est qu'ils soient redits avec cœur !

Alors ils sont pleins de vie, de lumière, de tendresse et d'humanité !

Permettez cependant que j'en ajoute quelques autres, inspirés par la Bible.

*“Les bergers repartirent en glorifiant Dieu et en le louant pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu.”*

Les bergers étaient des gens simples. Or la grande grâce leur fut accordée d'être les premiers à découvrir le nouveau-né couché dans une mangeoire.

On imagine leur joie! Ils repartirent en glorifiant Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu.

Je vous souhaite quelque chose de semblable. Que Dieu nous donne un cœur de berger. Un cœur capable de s'émerveiller de sa présence au milieu de nous. Un cœur ouvert à l'inédit de Dieu.

Le Christ est partout où il y a de l'amour, de la beauté. Il est là aussi où l'on souffre, où l'on peine. Puissions-nous le découvrir partout où Il est!

*“Après avoir vu l'Enfant, les bergers racontèrent ce qui leur avait été annoncé.”*

Le verbe raconter est simple. Chaque personne qui a vécu quelque chose d'intéressant peut en parler à d'autres, peut raconter ce qu'elle a vu.

Pour que la foi se diffuse autour de nous, il faut que des gens en parlent.

Il est important que nous racontions la découverte du Christ et ce que son enseignement apporte à nos vies! Les bergers savaient dire ce qui les faisait vivre.

Je vous souhaite que la grâce nous soit donnée de savoir raconter et d'oser raconter à d'autres qui est le Christ pour nous.

Ce serait merveilleux si vous pouviez le faire en famille ou avec les amis.

Il est aussi important que nous nous mettions ensemble pour nous exprimer sur ce que nous croyons et sur ce qui nous fait vivre.

*“Marie retenait toutes ces paroles et les méditait dans son cœur.”*

Marie venait de vivre des événements très forts. Elle sentait le besoin de digérer et d'assimiler ce qu'elle vivait depuis le jour où l'ange lui était apparu. Marie l'a fait tout au long de sa vie. Et c'est bien comme ça qu'elle se rapprochait de Dieu et de son Fils.

Je vous souhaite de devenir des hommes et des femmes toujours préoccupés d'aller au fond des choses en ce qui concerne les réalités de la foi.

Pour terminer, je vous offre quelques paroles de Gilles Baudry, qui m'ont touchées et émerveillées:

*“Apprends-nous à Te conjuguer*

*au présent intérieur*

*Toi, plein de surprise et de fraîcheur*

*et la sève et le verdoisement*

*et la source de tout commencement.”*

Que le Seigneur nous apprenne à Le conjuguer au présent intérieur !

Sainte fête de Noël et une merveilleuse année 2019 !

*Lettre mensuelle de l'aumônerie  
de l'Association belge des Chevaliers de Malte  
P. Edouard Van Maele*



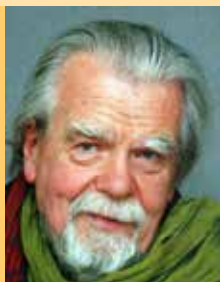




# MES YEUX ONT VU TON SALUT



*Giovanni Bellini (1430-1516), Asunto Mistico («Nunc dimittis»), 1505-1510, Madrid, musée Thyssen-Bornemisza*  
Les Vierges de Bellini sont parmi les plus belles, celles qui ont, selon moi, les visages les plus harmonieux, recueillis, paisibles. J'aime ici le mouvement de recul du petit Jésus face au vieux Siméon qui vient annoncer deux nouvelles: une bonne, cet enfant est bien le Messie, et une mauvaise, Marie aura le cœur transpercé de chagrin.



*« La Marie qui me touche est humble et simple. Pas la reine des cieux, couronnée d'étoiles, mais plutôt cette très jeune fille pauvre à qui l'ange du Seigneur vient demander d'être la mère du fils de Dieu. Face à cette incroyable proposition, elle accepte son destin.*

*Dieu a choisi Marie, la pure, la seule qui était digne de porter son fils. Aujourd'hui, beaucoup de personnes la prient, comme si elle était divine. Moi, je retiens avant tout sa douceur à laquelle personne ne résiste, même pas son fils. Je crois que son rôle n'est pas de nous exaucer, de régler nos problèmes, non, son rôle est de nous amener au Christ.*

*Dans ce livre, j'ai voulu exprimer mon attachement à la Vierge Marie en réunissant les cinquante plus belles représentations de la mère du Christ, signées de Piero della Francesca,*

*Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Bellini, Rubens, Le Greco, Chagall... J'ai sélectionné des textes du Nouveau Testament, des saints Augustin, Ephrem, François de Sales, Louis Grignion de Monfort, Thérèse de l'Enfant-Jésus... Mais aussi de grands écrivains : Dante, Pétrarque, Bossuet, Hugo, Verlaine, James, Bloy, Péguy, Rilke, Bernanos, Claudel, Sartre...*

*J'ai tant reçu de notre Mère que j'ai souhaité offrir à mes amis lecteurs ce livre de foi, cet élan d'amour du beau, ce témoignage de confiance en Marie et en sa douceur.*

*Michael Lonsdale*

**E**t voici, il y avait à Jérusalem un homme appelé Siméon. Cet homme était juste et pieux, il attendait la consolation d'Israël, et l'Esprit saint était sur lui.

Il avait été divinement averti par le Saint-Esprit qu'il ne mourrait point avant d'avoir vu le Christ du Seigneur.

Il vint au Temple, poussé par l'Esprit. Et, comme les parents apportaient le petit enfant Jésus pour accomplir à son égard ce qu'ordonnait la loi, il le reçut dans ses bras, bénit Dieu, et dit: Maintenant, Seigneur, Tu laisses Ton serviteur s'en aller en paix, selon Ta parole.

Car mes yeux ont vu Ton Salut,

Salut que Tu as préparé devant tous les peuples, lumière pour éclairer les nations, et gloire d'Israël, Ton peuple.

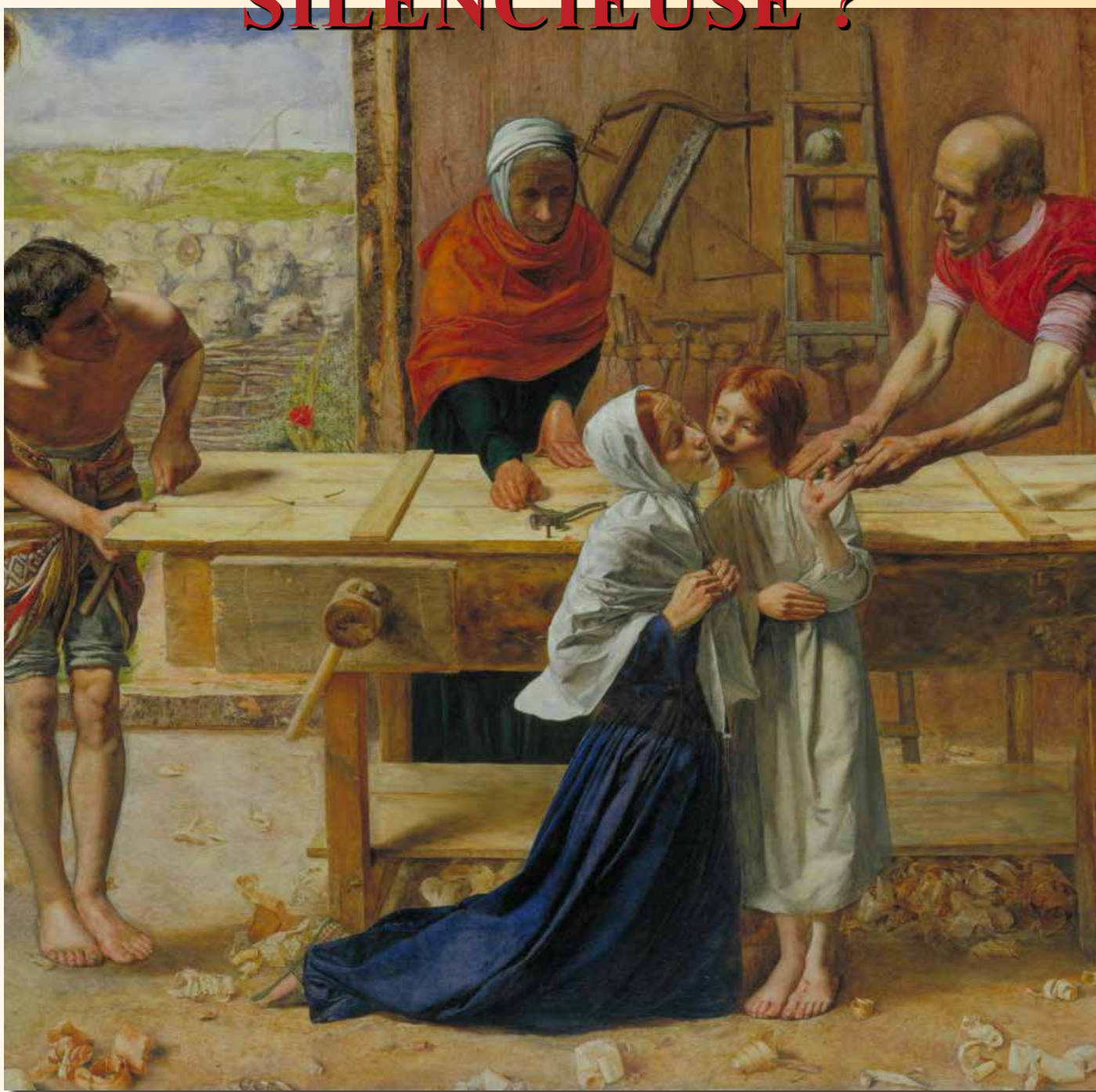
Son père et sa mère étaient dans l'admiration des choses qu'on disait de lui.

Siméon les bénit, et dit à Marie, sa mère : Voici, cet enfant est destiné à amener la chute et le relèvement de plusieurs en Israël, et à devenir un signe qui provoquera la contradiction, et à toi-même une épée te transpercera l'âme, afin que les pensées de beaucoup de cœurs soient dévoilées.

*Luc 2, 25-35*



# COMMENT MARIE EÛT-ELLE PU N'ÊTRE PAS SILENCIEUSE ?



*John Everett Millais (1829-1896), Le Christ dans la maison de ses parents, 1849-1850, Londres, Tate Britain*

*Cette scène apparemment simple de la vie du jeune Jésus dans l'atelier de son père charpentier Joseph contient plusieurs signes: au mur une croix et un triangle (signe de la Trinité), une colombe sur l'échelle (le Saint-Esprit), Jésus s'est blessé à la main et son sang coule sur son pied (ses futures blessures sur la Croix), le jeune Jean apporte de l'eau pour nettoyer la plaie (signe du baptême). Lors de sa première exposition à Londres, beaucoup de personnes, dont Charles Dickens, furent choquées de ce traitement si trivial et familial.*

La tradition dit que les trois habitants de la sainte maison de Nazareth ne parlaient presque jamais. Les doux entretiens célestes, que nous avons pu nous figurer comme une partie de la vie de la Sainte Famille, n'ont eu lieu que dans notre imagination, ils n'ont pas existé. Il y régnait un silence plus profond que dans une solitude de larmes ou dans une maison de chartreux où les vents des Alpes mugissent à travers les corridors et ébranlent les fenêtres, tandis que tout le reste est silencieux comme la tombe. Les paroles de Jésus étaient très rares. C'est là la raison pour laquelle Marie les conservait dans son cœur, parce que, comme des trésors, elles étaient rares autant que précieuses. [ ... ]

Mais comment Marie eût-elle pu n'être pas silencieuse ? Une créature qui avait vécu si longtemps avec le Créateur ne pouvait parler beaucoup ; son cœur était plein, son âme était réduite au silence. Elle était avec Jésus depuis douze longues années, de longues années relativement à la formation des habitudes, quoiqu'elles eussent passé pour Marie comme une extase sainte, pleine d'un douloureux amour. Elle avait porté Jésus dans ses bras. Elle avait veillé sur lui pendant qu'il dormait. Elle lui avait donné sa nourriture; elle l'avait regardé dans les yeux. Il lui avait sans cesse dévoilé son cœur. Elle avait appris à le rendre. Toutes les similitudes avec Dieu étaient passées dans l'âme de Marie. Nous savons combien Dieu est silencieux.

*Frederick William Faber, Marie silencieuse*





# Prières

## POUR L'ADORER

Jésus  
Tu es là et je veux demeurer à tes pieds.  
Tu es le roc et je veux m'y amarrer.  
Tu es le centre et je veux y converger.  
Tu es le soleil et je veux m'y réchauffer.  
Tu es la lumière et je veux m'y éclairer,  
Tu es la source et je veux m'y abreuver,

Tu es le donateur et je veux me laisser combler,  
Tu es la justice et la miséricorde et je veux y plonger mes péchés,  
Tu es le feu et je veux m'y purifier.  
Tu es le silence et je veux y taire mes soucis et mes passions,  
et je veux passer dans ton Royaume.

*Louis-Marie Boivineav*

## ACCORDE-MOI

Accorde-moi, Dieu miséricordieux,  
de désirer ardemment ce qui te plaît,  
de le rechercher prudemment,  
de le reconnaître véritablement  
et de l'accomplir parfaitement,  
à la louange et à la gloire de ton nom.  
Mets de l'ordre en ma vie,  
accorde-moi de savoir ce que tu veux que je fasse,  
donne-moi de l'accomplir comme il faut

et comme il est utile au salut de mon âme.  
Que j'aie vers toi, Seigneur,  
par un chemin sûr, droit, agréable, menant au terme,  
qui ne s'égaré pas entre les prospérités et les adversités,  
tellement que je te rende grâce dans les prospérités,  
et que je garde la patience dans les adversités,  
ne me laissant ni exalter par les premières  
ni déprimer par les secondes.

*Saint Thomas d'Aquin (1224-1274)*

## NOUS T'ADORONS, TOI QUI VIS DANS L'ÉGLISE

Jésus, Divin Maître, nous t'adorons, toi qui vis dans l'Église, Corps mystique du Christ, à travers lequel tu nous conduis à la Vie éternelle. Nous te rendons grâce de nous avoir réunis pour être les membres de ton Église, dans laquelle tu continues à être pour l'humanité le Chemin, la Vérité et la Vie. Nous te demandons que ceux qui ne croient pas puissent recevoir le don de la foi, que ceux qui sont séparés puissent être ramenés à la pleine communion, et que tous les peuples soient unis dans la foi, dans une même espérance et dans la charité. Assiste l'Église et ceux qui la gouvernent ; soutiens le peuple de Dieu. Seigneur Jésus, notre souhait est le tien qu'il n'y ait qu'un troupeau sous un seul Berger, afin que nous soyons tous réunis dans le Ciel.

*Bienheureux Jacques Albérion*

## PRIER MARIE VIERGE SAINTE, AI PITIÉ

Vierge sainte,  
au milieu de tes jours glorieux,  
n'oublie pas les tristesses de la Terre.  
Jette un regard de bonté  
sur ceux qui sont dans la souffrance,  
qui luttent contre les difficultés  
et qui ne cessent de tremper leurs lèvres  
aux amertumes de cette vie.

Aie pitié de ceux qui s'aimaient  
et qui sont séparés !  
Aie pitié de notre foi !  
Aie pitié des objets de notre tendresse !  
Aie pitié de ceux qui pleurent,  
de ceux qui prient,  
de ceux qui tremblent !  
Donne à tous l'espérance et la paix. Amen.

*Abbé Henri Perreyve, 1831-1865*

## AVEC LES SAINTS PRIÈRE CONFIANTE

Seigneur, donne-moi l'amour, toi qui as voulu être nommé Amour. Que je t'aime plus que moi-même, et ne m'inquiète en rien de ce que tu pourras faire de moi, pourvu que je fasse ce qui t'est agréable. Donne-moi, Père, d'être toujours, je n'ose pas dire ton enfant, mais ton petit serviteur et la brebis de ton pâturage. Parle Seigneur, de temps en temps, au cœur de ton serviteur, et que tes consolations réjouissent mon âme. Apprends-moi à te parler souvent, à te confier, à toi mon Seigneur et Père, toute ma pauvreté et mes besoins. Toi, ma force, aie pitié de mon âme débile, et que ce soit ta grande gloire que ma faiblesse tienne bon à ton service.

*Guillaume de Saint-Thierry*

## SEIGNEUR

Seigneur, fais de moi un artisan de paix.  
Là où est la haine, que je mette l'amour.  
Là où est l'offense, que je mette le pardon.  
Là où est la discorde, que je mette l'union.  
Là où est l'erreur, que je mette la vérité.  
Là où est le doute, que je mette la foi.  
Là où est le désespoir, que je mette l'espérance.  
Là où sont les ténèbres, que je mette la lumière.

Là où est la tristesse, que je mette la joie.  
Fais que je ne cherche pas tant à être consolé que de consoler.  
D'être compris que de comprendre.  
D'être aimé que d'aimer.  
Parce que c'est en donnant que l'on reçoit.  
C'est en s'oubliant soi-même qu'on se retrouve soi-même.  
C'est en pardonnant qu'on retrouve le pardon.  
C'est en mourant qu'on ressuscite à la vie éternelle.

*Saint François d'Assise*

## DÉSIR DU CIEL

Seigneur mon Dieu, tu sais de quel amour intime logé au fond de mon cœur, j'aime et j'aimerais cette beauté de ta maison, et combien mon âme languit et défaille à désirer tes parvis ! Mais je sais et je confesse de cœur qu'en face de cette beauté ravissante, mon effort d'amour ne peut être que bien petit. Cependant, toi, Père des lumières, d'où vient ce don excellent, si petit qu'il soit, augmente-le en moi selon la mesure de ta générosité et les possibilités de ma capacité. Augmente-le au moment que tu voudras et autant que tu voudras, jusqu'à mesure comble ; de telle sorte qu'aimant si fort ta maison, je mérite d'en être enivré, et dès mon entrée dans la gloire, de prendre part au festin.

*Jean de Ford (1140-1214)*